THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
914.4
V73
v. 1

MAP AND GEOGRAPHY
LIBRARY

NATURAL
HISTORY

Digitized by the Internet Archive
in 2026 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

https://archive.org/details/levisagedelafran01unse

OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

Le VISAGE de la FRANCE

Tome I

Editions des
HORIZONS de FRANCE

39, Rue du Général Foy - Paris-8e

Le VISAGE de la FRANCE

Introduction d'HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie française

A PARIS
AUX
HORIZONS DE FRANCE
29 *bis*, Rue Demours, près l'Avenue Niel
MCMXXVI

Tous droits de reproduction, d'adaptation et d'exécution réservés pour tous pays.

Copyright 1925 by HORIZONS DE FRANCE

944.4
V73
v.1

INTRODUCTION

NUL n'a senti et chanté comme lui, notre Michelet, le vivant visage de la France. Ce grand historien, qui fut un grand poète, aima la France d'un amour passionné. Il avait assisté, en esprit, à sa formation laborieuse à travers les âges et suivi, pas à pas, ses destinées diverses. Il l'avait vue, de siècle en siècle, se renforcer et se parfaire, se créer des institutions, des mœurs, son génie, se constituer son territoire, se bâtir des villes, tour à tour prospère ou misérable, conquérante ou envahie, victorieuse ou vaincue, toujours inépuisable en ressources, en renaissances inattendues, en énergie féconde, et ce grand spectacle lui avait rempli l'âme de douleur et de joie, d'un amour infini pour cette France dont il avait revécu si profondément la vie intime et historique.

765313

"La France est une personne", dit-il quelque part et, comme telle, au seuil de l'œuvre où il va retracer, dans un langage enflammé et magnifique, son aventure séculaire, il place son portrait. Il nous fait voir le mélange heureux des races et des contrées qui l'ont formée et qui la rendent en même temps diverse et une. Il nous fait parcourir ses provinces et caractérise, d'un trait profond, la nature de chacune d'elles, et sa place dans l'ensemble harmonieux qu'elles constituent. Ouvrez ces pages merveilleuses du tableau de la France : Elle y est toute avec ses fleuves, ses montagnes, ses forêts, ses plaines, sa Bretagne rose et grise, sa riche Normandie, sa plantureuse Bourgogne, sa Provence lumineuse, son Auvergne et sa Picardie, avec sa terre et son ciel, avec ses fruits et ses hommes. Michelet n'a-t-il pas exprimé, en ces pages fameuses, ce que l'on pourrait appeler la statue et le visage de la Patrie? Je les voudrais présentes à toutes les mémoires et qu'elles nous inspirassent encore plus de respect et d'amour pour tout ce qui explique l'Image Sacrée.

C'est autour de cette Image que se sont groupés les écrivains qui ont entrepris l'œuvre commune qui les rassemble, de nous rendre plus présents, plus vivants, les divers visages de la France. A cet hommage, tous ont apporté le même sentiment filial et passionné. Ils se sont répartis cette noble tâche de "défense et d'illustration" des beautés de la terre française, encouragés dans ce dessein par de hauts précédents, de graves exemples et aussi par une illustre tradition littéraire et picturale. Car

il faut bien reconnaître l'action que les écrivains et les artistes ont exercée sur le goût de plus en plus vif que montre le Français de nos jours pour tout ce qui, paysages et monuments, lui représente ce que l'on pourrait nommer la figure naturelle de la France. L'influence des artistes et des écrivains a puissamment contribué à répandre ce culte qui, d'année en année, compte de plus fervents fidèles. Ce sont eux qui nous ont appris à voir à notre tour ce qu'ils avaient vu les premiers, et c'est dans leurs tableaux et dans leurs livres que le paysage français, qu'il soit urbain, marin ou champêtre, historique ou pittoresque, nous est apparu en toute sa grandeur variée, en toute sa grâce diverse, en ses lignes, ses couleurs, ses saisons et sa durée, en ce qu'il a de changeant et d'éternel.

La France possède une admirable école de paysagistes. Par eux, la lumière qui nous éclaire, le sol où nous sommes nés, nos arbres, nos eaux, nos fleurs, nos villes et nos campagnes, nos horizons, marins ou terrestres, toute la nature qui nous entoure et tout ce que l'art y a ajouté, revit sur la toile ou le papier pour charmer une seconde fois nos regards. Ils savent tous les secrets de notre ciel et de notre terre et nous aident à en comprendre les beautés. Nous avons, par eux, beaucoup appris. Par les talents les plus souples, par les artifices les plus ingénieux, ils ont poursuivi ce même but : nous donner une vaste et complète représentation du paysage français.

Mais on ne peint pas seulement avec des couleurs. Les mots ont leur ton et leur nuance. Comme le pinceau

de l'artiste, la plume de l'écrivain sait rendre les aspects de la nature. Telle description égale le tableau le plus exact et l'art de décrire a été poussé par les modernes à sa plus belle perfection. C'est ainsi que le paysage français a trouvé dans la littérature d'éloquents interprètes qui ont chacun leur préférence et leur prédilection. Que de pages nous aurions à retenir de nos grands écrivains! Chez celui-là, je prendrais nos grèves, chez celui-ci nos montagnes, chez tel nos forêts, nos champs, nos prairies, chez les uns un tableau complet, chez les autres une esquisse, tous me donneraient un peu de cet horizon de France sur lequel se détachent les personnages de leurs livres, ou qui se mêle à leur pensée ou à leur rêverie. Et ce ne serait pas seulement une lecture agréable, ce serait une lecture utile. Elle enseignerait à tous le sens de nos paysages par l'exemple de ce que de grands esprits en ont tiré d'émotion et de beauté. Elle apprendrait à chacun à en jouir plus profondément et à en souhaiter la conservation, car s'ils ont le privilège d'être éternels, ils ont aussi l'infirmité de dépendre de la main des hommes qui en peuvent modifier l'aspect et en détruire la perfection.

C'est à la Loi de veiller au respect qui leur est dû. La sollicitude de l'Etat ne doit pas seulement s'intéresser aux ouvrages des hommes, il doit sa protection aux réussites de la nature. Il s'y rencontre des bonnes fortunes uniques et mystérieuses qu'il importe de préserver. La poussée de tel arbre, la forme de tel rocher, sont des œuvres de son génie spontané qu'il est bon de défendre contre quiconque serait tenté d'en détruire la structure ou d'en altérer

l'ordonnance. Leur sauvegarde impose à tous une servitude d'intégrité, afin que notre paysage français, si varié dans ses aspects, conserve non seulement ses caractères généraux, mais aussi ses attributs particuliers, non seulement ce que lui donnent d'immuable la disposition des horizons et la substance du sol, mais encore ce qu'il présente de détails complémentaires où s'achève sa physionomie et sans lesquels il n'aurait plus son entière et véritable expression. Puisse notre œuvre de pieuse glorification contribuer à accroître, chez les Français, leur amour pour les visages de la France dont nous avons tenté d'évoquer les beautés diverses et qui sont, en leur ensemble harmonieux, la figure même de la Patrie!

Henri de Régnier

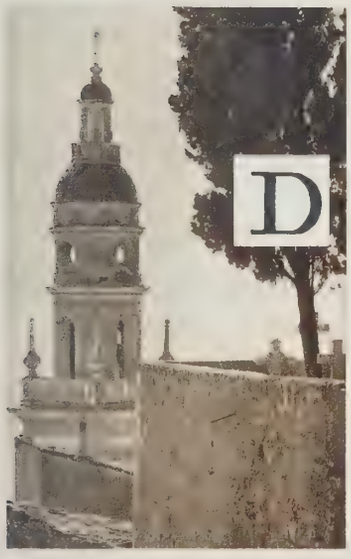
de l'Académie française.

Pl. 1

COL DE BAVELLA

(CORSE)

Menton, vu de l'Amirauté



LA CÔTE D'AZUR

DÈS le commencement du dix-neuvième siècle, celui des grands Anglais qui a peut-être le moins aimé la France, et qui a manifesté ses sentiments avec le plus de partialité, écrivait, dans un livre qui a fait sa gloire, une page au moins singulière : il s'agit d'un voyageur anglais qui, l'an 1477, arrive en Provence. Ce voyageur, qui connaît déjà fort bien toute l'Angleterre, toute la France et toute la Bourgogne, la moitié de la Suisse, l'Alsace, la Westphalie, et même le Milanais, sans parler du Piémont, ce voyageur, cherchant à joindre la Reine Marguerite d'Anjou, qui résidait alors dans un château du Maine, est parti, contre toute vraisemblance historique et chronologique, de la cour du duc Charles pour la cour du roi René, c'est-à-dire de Dijon pour Aix. Ayant passé par le Jura, par la Savoie, puis par le Dauphiné, le voyageur

Menton

susdit entre finalement sur le territoire du dernier des vieux princes provençaux.

« L'automne était commencé. On était à l'époque où les contrées du sud-est de la France se montrent avec le moins d'avantages. L'olivier est l'arbre qui domine en Provence. Et comme la couleur cendrée de ses feuilles ressemble à celle du sol brûlé par le soleil, surtout dans la saison que l'olivier commence à se flétrir, tout le paysage avait revêtu une teinte pâle et aride. Cependant, dès que le paysage devenait montagneux et agreste, des sites plus frais se découvraient, qu'enrichissait une foule d'arbres à verdure perpétuelle. Et toute la contrée ne ressemblait à aucune autre contrée.

Le Port de Monaco

« La Provence est la première partie des Gaules qui reçut des Romains la civilisation. La Provence avait été, plus anciennement encore, le fief de ces Grecs de Phocée qui fondèrent Marseille, et mieux couverte des restes splendides de toutes les anciennes architectures qu'aucune

Monte-Carlo

Cap Ferrat. La Tour Saint-Hospice

autre partie de l'Europe, la seule Italie et la Grèce exceptées. Le bon goût du roi René lui avait inspiré quelques efforts pour conserver ces vestiges antiques, et pour leur rendre tout ce qu'il se pouvait de leur ancien éclat. Chaque temple, chaque arc de triomphe était dégagé de toute hutte et de toute chaumière ; et l'on avait pris toutes précautions possibles pour retarder au moins l'approche de leur ruine. Telle fontaine de marbre, jadis consacrée à quelque naïade solitaire, était entourée d'oliviers, d'amandiers et d'orangers ; le bassin en était réparé et l'eau courante en jaillissait.

« Les vastes amphithéâtres, les colonnes gigantesques pieusement conservées, attestaient l'amour du roi René pour les beaux-arts, même au

Le Mont-Agel et la Turbie. Trophée d'Auguste

Èze

cours de ce quinzième siècle qui fut un siècle d'ignorance et de barbarie.

« Le peuple provençal différait aussi du peuple bourguignon, que le duc Charles avait marqué de la rudesse allemande. La Provence semblait un pays tout pastoral. L'influence d'un beau climat et d'une langue mélodieuse s'était ajoutée au goût d'un vieux monarque qui aimait la musique et la poésie, et qui, dans une époque de fer, préférait les harpes et les fleurs aux épées et aux boucliers.

Une rue à Èze

« Le berger provençal conduisait le matin ses moutons au pâturage en sifflant sur son galoubet quelque refrain tout poétique. Et cette musique parlait mieux aux sens que les grossières chansons du nord. Le troupeau lui-même n'était pas sans éprouver cette influence. Au lieu d'être chassés par le berger, les moutons provençaux le suivaient à pas paisibles, et ne se dispersaient pour pâturer que quand il s'arrêtait, leur faisait face et leur donnait son ordre par quelque variation exécutée sur l'air qu'il jouait. Nul autre signal n'était nécessaire. De gros chiens, d'ailleurs assez

Nice. Coucher de soleil

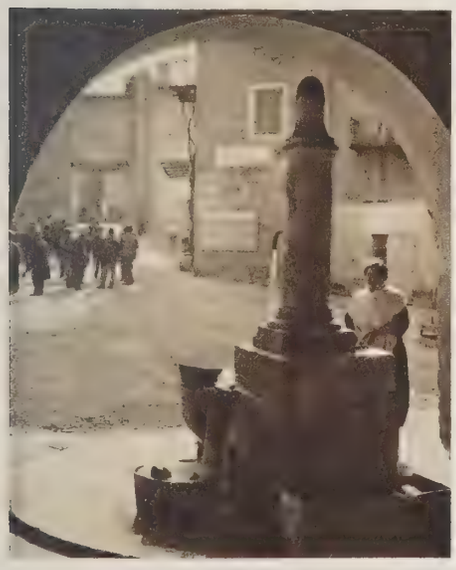
robustes pour combattre le loup, protégeaient le troupeau sans le tyranniser. Midi sonnant, le dîner arrivait, apporté par quelque matrone ou quelque pucelle aux joues fleuries, et l'une ou l'autre écoutait longuement les remerciements que le berger se hâtait de siffler dans son chalumeau. Le concert s'élargissait parfois : des passants arrivaient. On chantait quelqu'un de ces duos ou de ces chœurs dont la poésie des troubadours nous a légué tant de précieux restes. Et, sitôt venue la fraîcheur du soir, la danse des villageois sur le gazon accompagnait

Cannes, vu de l'Ile Sainte-Marguerite

Nice

le repas rustique de fruits, de laitage et de vin blanc qui, vraiment, achevait de proclamer qu'au quinzième siècle, la Provence fut l'Arcadie de la France et de toute l'Europe.

« Le mieux de tout cela, c'était, en un pays délibérément pacifique, l'absence complète d'hommes armés. En Angleterre, nul ne serait sorti de chez soi sans son arbalète, son épée ou son bouclier. En Bourgogne, le laboureur portait son armure pour conduire sa charrue. En Allemagne, on ne pouvait pas marcher un mille sur la grand route sans croiser des nuages de poussière, au semis desquels ondoyaient les panaches et brillaient des épées. En Suisse, même le montagnard allant



Une fontaine à Sospel

Un pont à Sospel

Saint-Paul et ses fortifications

d'un chalet au chalet le plus proche, se souciait de ne pas oublier sa hallebarde et son glaive à deux mains. Mais en Provence, tout était paisible, comme si le génie de la musique et la seule volonté pacifique d'un vieux prince eussent suffi à pacifier toutes les farouches passions.» [1]

Il est vraiment impressionnant qu'un homme qui toujours fut notre adversaire, n'ait pu s'empêcher de rendre cette éclatante justice à celle de nos provinces qui était la plus éloignée de lui, aussi bien dans l'ordre intellectuel et moral que dans l'ordre géographique. A des yeux moins prévenus, mais également accoutumés à se reposer sur les paysages et sur les horizons de l'Angleterre ou du nord de l'Europe, la Provence n'est cependant pas la terre française qui apparaîtra

Saint-Paul. Une ancienne muraille

(1) Il convient de noter qu'à la suite de ce tableau idyllique, l'auteur anglais ci-dessus cité ajoutait : « La paix, à coup sûr, est un joyau inestimable. Mais il sera bien facile aux voisins de ces gens trop pacifiques de leur ravir presque sans effort, la jouissance de ce joyau-là. »

L'Annonciata sur Menton

Antibes

par soi-même la plus séduisante et la plus charmeresse. La Côte d'Azur n'offre pas l'impérieuse majesté de nos Pyrénées ou de nos Alpes; elle n'a pas la fraîcheur bigarrée des rives de la Garonne ou de la Dordogne, non plus que le charme souriant et mesuré des bords de la Loire. Ce n'est pas entre Aix et Cannes que l'on trouvera rien qui rappelle la sauvagerie hautaine des collines de Bretagne, ni la verte opulence de cette Normandie, qui a bel et bien réussi, en moins de dix siècles, à imposer sa ressemblance à l'Angleterre elle-même. Et pourtant, un Anglais, qui se vanta maintes fois de n'aimer ni la Normandie, ni la Bretagne, ni la Guyenne, ni la Gascogne, ni la Touraine, ni les Alpes, ni les Pyrénées, oublia net ses préventions contre la France, dès que, du haut de la montagne de Sainte-

Le Trayas

Les Iles Lérins. Château Saint-Honorat

Victoire, il aperçut autour de lui les vallons argentés de l'ancienne province romaine ; et dès qu'il eut suivi cet admirable « bord de mer » qui, de Cassis à Vintimiglia, découpe la plus ouvragée des dentelles : promontoires rocheux, narguant les vagues éblouissantes lancées contre eux en écumes rageuses, calanques brusquement surgies derrière de petites falaises inattendues, baies miniatures, paisibles, accueillantes, où l'eau claire paresseuse se repose en regardant le ciel...

Pourquoi ?

Parce que, sur ces vallons argentés d'oliviers et parmi l'extravagant mélange des ruines antiques et médiévales, tout enchevêtrées aujourd'hui de ces autres ruines naturelles, les rochers provençaux, trop friables, trop déboisés, trop dénudés, un magicien, depuis toujours,

Saint-Tropez

Ile de Port-Cros. Le Port

a élu domicile. Parce que ce magicien promène son ensorcellement sur toute cette Côte d'Azur, la bien nommée, sur Toulon et ses trois joyaux, Tamaris, Saint-Mandrier, le Cap Brun; sur la côte des Maures elle-même, mystérieuse et sauvage enchanteresse ; sur Hyères la douce ville des palmes ; sur cette baie incomparable de Saint-Tropez, que n'a pas encore honorée la gloire des palaces et des casinos ; sur San-Salvador et ses sources fraîches ; sur le Mont des Oiseaux où la charité vint généreusement briser ses ailes téméraires ; sur l'antique Fréjus et le juvénile Saint-Raphaël ; sur cette Corniche d'Or, où les petites midinettes de Paris seraient singulièrement surprises de voir que le brin de mimosa, qu'elles piquent en décembre à leur corsage, se cueille sur de grands et beaux arbres, et non dans un parterre,

Port-Cros. Plage d'Hélène

Manoir d'Hélène et de Jean d'Agrève

Ile de Porquerolles. Pointe des Mèdes

comme leur ingénuité le croit; sur le Trayas, Agay, Théoule, la Napoule; sur Cannes la luxueuse, et sur Nice la belle, en passant par les pinèdes de ce golfe Juan dont le décor évoque une des journées les plus fameuses de la Grande Épopée; sur cette farandole de petites villes rieuses habillées de blanc, Cap Ferrat, Villefranche, Beaulieu, Èze, Cap d'Ail, procession qui s'arrête à l'éblouissant rocher de Monaco, palais du monde occidental dominé par la romaine Turbie, et va se perdre, en entraînant Menton dans sa ronde joyeuse, vers les rosiers de Bordighiera.

Le Lavandou

Parce que ce magicien répand ses plus éclatants sortilèges sur

Calanque de Méjean, près Toulon

cette mer dont il change à son gré les couleurs, et qui passe, grâce à lui, par toute la gamme des bleus, nuançant les grèves et les îles, Saint-Mandrier, Hyères, Sainte-Marguerite, Porquerolles et les vaillantes Lérins; parce qu'il va mettre lui-même du rose et du violet sur les cimes neigeuses des Alpes-Maritimes et qu'il habille ainsi le Mont-Agel, Peïra-Cava, Sospel, toutes les gorges et tous les sommets.

Hyères

Et ce magicien tout-puissant, sans la baguette duquel

... les choses
Ne seraient que ce qu'elles sont,

s'appelle naturellement le soleil.

Le soleil de la Côte d'Azur ne ressemble pas au soleil des autres terres

Le Cap Roux

françaises. Dire qu'il est africain ne serait pas assez dire : il est asiatique aussi ; arabe pour le moins.

La moindre tour branlante, couronnant la moindre taupinière du Var se dresse si prodigieusement dorée, patinée, métamorphosée, qu'on la prendrait tout ensemble pour un fragment du Parthénon et pour un lambeau de désert. Sauf les craies trop blanches de Marseille, sauf les bauxites trop rouges de l'Esterel, tous les coteaux méditerranéens ont l'air d'avoir vêtu des peaux de lions.

Une poussière impalpable flotte perpétuellement au-dessus, d'un horizon à l'autre. Et les lointains s'estompent, ni plus ni moins que si l'on était dans le pays de la brume et des embruns. Mais ici, le soleil tout seul est en cause. Et, tout seul aussi, il trempe d'un indigo éclatant

Arènes de Fréjus

Tour d'Or, près d'Agay

et cru le ciel d'une part, la mer de l'autre. La Provence, au naturel, est une terre médiocrement colorée : la lumière y est trop éclatante pour ne pas tout couvrir de son manteau d'un or presque uniforme. Mais c'est justement là, dans cette lumière et dans cet éclat, que réside le charme souverain de cette mer que les pins tourmentés semblent vouloir rejoindre, de cette terre à la fois grecque, romaine et française, antique et moderne, luxueuse et pastorale; de cette terre qui réunit les villas extravagantes de la Riviera au mas de Solliès ou d'Éguilles, et les bois sacrés de Saint-Mandrier ou du Cap-Martin aux roches sanglantes d'Agay, et aux gorges fantastiques d'Ollioules et d'Évenos.

Le Rocher rouge à Agay

Claude FARRÈRE.

Ancienne Tour génoise à la Marine de Miomo

LA CORSE

QUEL étrange destin que celui de Kyrnos, fille sauvage, courtisée, assaillie, conquise et toujours inviolée! Visitée tour à tour par les navigateurs de Phénicie, les nomades étruriens, les Carthaginois, puis les Romains eux-mêmes, elle a gardé du passage des peuples antiques une empreinte qui donne à son rude visage un caractère d'indélébile grandeur.

Si l'on ajoute que les tartanes des pirates barbaresques vinrent jeter maintes fois sur ses bords les hordes sarrazines, et que le caprice des filles du pays répondit à l'ardeur de ces mâles bronzés, on comprendra pourquoi la Corse mérite, par la grâce de son territoire et de sa race, d'être appelée l'Ile de Beauté.

En vain l'esprit mercantile des Lombards et l'astuce génoise ont soufflé

Bastia. Place du Marché

Une rue à Bastia

sur elle pendant près de dix siècles, elle ne s'est pas rendue; elle est demeurée farouche de corps et d'âme, à ce point que le voyageur qui va la saluer aujourd'hui, interdit, se trouve en présence d'une inconnue inimaginée.

Son grand homme lui-même, Buonaparte, ne l'a pas possédée, et si elle est justement fière de sa gloire, c'est parce qu'il a porté ailleurs ses conquêtes. En Corse, le vainqueur d'Austerlitz fut demeuré le fils du petit avocat d'Ajaccio, à moins qu'il n'eût pris le maquis.

Le maquis ! Merveilleuse évocation de l'instinct d'indépendance, mot brutal qui sonne sec comme un cri de révolte, que de souvenirs historiques, littéraires et artistiques n'éveille-t-il pas en nous ! Giaffferri, Rafaelli, Ornano, Sampiéro, les frères Cassinelli, Casanova, Pascale Paoli, et

Les Aiguilles de Bavella

Minervio. Cap Corse

Bellacoscia ! Colère et bonté ! Cruauté et justice ! Anathème et hospitalité ! Que de contradictions dans ce caractère brave, généreux, excessif, ne sachant ni aimer ni haïr à demi, qui ne retire jamais sa confiance et son amitié une fois engagées, plein d'expansion et de dévouement, portant au plus haut point l'esprit de la famille et l'honneur de l'amour !

Cap Corse. Une chapelle à Rogliano

Qui n'a frémi ou rêvé à la passionnante lecture de l'admirable *Colomba*, de Mérimée ? Qui n'a senti ses nerfs se contracter au spectacle de l'étrange drame d'épouvante de Charles Méré, *les Trois Masques* ? Certes, il serait imprudent de conclure que le type

Sartène

corse soit aussi marqué dans la réalité que dans l'imagination des poètes, mais il est hors de doute qu'il y a une âme corse, un caractère corse, et que cette âme, ce caractère, ne ressemblent à aucun autre au monde.

Pouvait-il d'ailleurs, ce caractère, être différent de ce que la vérité ou un peu de mirage en ont fait, avec un pareil cadre ! Les oppositions abondent sur ce terroir à la fois paisible et tourmenté, où les cimes granitiques les plus hautes du Monte Rotondo ou du Monte d'Oro sont à quelques lieues des plaines les plus riches, où le sud est sévère et presque lugubre dans les falaises rocheuses de Bonifacio,

Pont génois, près de Sartène

Église de Carbini

et le nord riant et enchanteur sur les bords embaumés de la baie d'Ajaccio.

La flore et la faune sont comme la terre et comme les hommes. Elles sont grandes, sauvages et bonnes, jamais malveillantes. Le chêne, le pin, le noyer, l'olivier, le laurier-rose, le genièvre, l'amande et la châtaigne, le myrte et l'arbousier, l'orange et la grenade y croissent avec abondance, et le parfum des fleurs n'y répand point d'effluves vénéneux. Le gibier, du plus petit au plus gros, du lièvre au sanglier et au mouflon, y pullule et se défend. Mais on n'y connaît ni reptiles ni insectes venimeux.

Village d'Ortale

Tout est beau, tout est sain, noble et droit, en Corse, le sol et le cœur.

Ici se pose une fois de plus la question de savoir si ce joyau merveilleux de notre pays doit rester encore enfermé à demi dans sa gangue rugueuse, ou si, dépouillé de sa rude enveloppe, il doit étinceler à tous les regards et attirer vers lui une foule avide de beautés.

Une porteuse d'eau

Celui que ses compatriotes appelaient le roi de la Corse, Emmanuel Arène, artiste, écrivain, homme politique, à l'âme aventurière, a tenu entre ses mains le sort de ce problème. Il ne l'a pas résolu. Il n'a pas voulu le résoudre. Il était trop Corse pour cela. Certes, il comprenait l'intérêt puissant que son île aurait trouvé à devenir plus « abordable », et même il a parfois, non sans enthousiasme, pris de larges initiatives dans ce sens. Toutes furent de faux départs, et la Corse est restée la Corse, difficile à visiter, à cause, a-t-il été dit par certains, d'une navigation demeurée rudimentaire, parce que monopolisée, et peut-être aussi

Morosaglia

Corte

pour permettre à certains appétits industriels et financiers de conserver jalousement des droits quasi féodaux.

De telles affirmations paraissent bien téméraires. Quelle puissance au monde pourrait faire le blocus économique et moral d'une région, la garder de toute pénétration, sans se heurter aux moyens d'action dont disposent aujourd'hui les individus et les collectivités ? Un peuple se donne à qui lui plaît, quand son cœur le lui dit, et souvent quand ses intérêts l'y poussent.

Scala Santa Regina

Ici, rien de semblable. Ni les puissances politiques, ni les puissances d'argent ne fermeront ou n'ouvriront la Corse en dépit d'elle-même, et les influences dont on a tant parlé, et dont on parle encore, nous semblent tenir plutôt de la légende que de la réalité.

N'y a-t-il pas, au contraire, et cela paraît probable à nos yeux, des raisons plus profondes d'ordre psychologique et ethnique,

Environs de Corte

c'est-à-dire la volonté infrangible d'un peuple qui ne veut à aucun prix vivre en dehors de lui-même, qui veut garder pour lui sa terre, si énergiquement qu'il la travaille à la mesure de ses besoins seulement, et qu'il en tarirait la production, plutôt que d'y vivre en partage ?

Doit-on se réjouir de voir la Corse demeurer le dernier refuge de la fierté humaine, ou convient-il de regretter cet esprit d'insularité que d'aucuns pensent préjudiciable à la vie générale et qui fait une grande isolée d'une de nos plus belles provinces françaises ?

Il ne nous appartient pas de donner une opinion définitive sur cette question délicate. Toutefois, nous pouvons souhaiter, au double point de vue artistique et touristique, que la Corse soit plus ouverte, plus accessible au moins à ceux qui ne désirent que la voir et l'admirer, sans chercher à profiter d'elle. Pourquoi lui refuserait-on l'hommage

Au Marché de Calvi

Porto et le Capo d'Orto

des milliers de visiteurs qui viendraient saluer les forêts de Vizzavona, d'Aïtone et de Vico, les rochers granitiques de Valinco et de Carbini, les porphyres noirs d'Ospedale et s'émerveiller de toutes les richesses lapidaires de Fiumorbo et du Nebbio ; et celui des poètes qui viendraient chercher des inspirations neuves sur les bords du Golo, du Liamone, du Tavignano, et le long de ces torrents écumeux que sont la Restonica, le Fango et la Rizzanese ; enfin celui de tous ceux qui voudraient étudier au travers de l'âge de ses pierres et dans l'amas des souvenirs, l'histoire de cette âme curieuse et unique dont nous avons parlé plus haut ?

Que faudrait-il pour cela? Quelques bateaux marchant vite et bien, quelques routes meilleures et un peu mieux entretenues, quelques

Golfe de Sagone

Golfe et Port de Porto

auberges où l'on pourrait manger, avec le miel de Caccia, des mets un peu moins rudes, arrosés des vins rouges de Furiani et de Vescovato ou des vins clairs du cap Corse. L'hospitalité des habitants ferait le reste. Hospitalité curieuse d'ailleurs, qui donne tout à celui qui passe, mais rien à celui qui voudrait se fixer. Formule touristique admirable, et dont il y aurait lieu de profiter en Corse, puisque la Corse, par sa bienveillance même, reconnaît et encourage le droit de visite.

Les Calanches de Piana

Ceux qui ont connu cette hospitalité « au passant » en ont parlé avec émotion et reconnaissance. Qui ne serait touché des lignes qu'Alexandre Dumas père consacrait au brave petit cheval corse ?

« Rien de plus pittoresque et de plus commode qu'un voyage

Ajaccio

en Corse; on s'embarque à Toulon : en vingt heures, on est à Ajaccio, ou, en vingt-quatre heures, à Bastia.

« Là, on achète ou on loue un cheval; si on le loue, on en est quitte pour cinq francs par jour; si on l'achète, pour cent cinquante francs, une fois payés. Et qu'on ne rie pas de la modicité du prix ; ce cheval, loué ou acheté, fait, comme ce fameux cheval du Gascon qui sautait du Pont-Neuf dans la Seine, des choses que ne feraient ni Prospero ni Nautilus, ces héros des courses de Chantilly et du Champ de Mars.

Les Iles Sanguinaires

« Il passe par des chemins où Balmat lui-même eût mis des crampons, et sur des ponts où Auriol demanderait un balancier.

« Quant au voyageur, il n'a qu'à fermer les yeux et à laisser faire l'animal :

le danger ne le regarde pas.

« Ajoutons qu'avec ce cheval qui passe partout, on fait quinze lieues par jour, sans qu'il vous demande à boire et à manger.

« De temps en temps, quand on s'arrête pour visiter un vieux château, pour dessiner une vieille tour élevée par les Génois, le cheval tond une touffe d'herbe, écorce un arbre ou lèche une roche couverte

Port d'Ajaccio

de mousse, et tout est dit.

« Quant au logement, c'est bien plus simple encore; le voyageur choisit sa maison et frappe à la porte. Le maître ou la maîtresse paraît sur le seuil, l'invite à descendre, lui offre la moitié de son souper, son lit tout entier et, le lendemain, en le reconduisant, le remercie de la préférence qu'il lui a donnée. »

Campanile de Piedicroce

Cet accueil, le Corse vous le réservera, aujourd'hui comme autrefois.

Nous ne saurions mieux achever cet aperçu rapide qu'en rendant la plume à Claude Farrère, qui, de son point de vue, va nous donner une opinion originale encore qu'un peu amère sur l'âme présente du pays de ses aïeux.

Pierre CHAPELLE.

Hutte de terre à Guissonnaccia

Vico

PAR les jours très clairs et très calmes, quand l'air est transparent à l'extrême, il n'est pas impossible d'apercevoir du haut des collines qui dominent Nice et Cannes, une sorte de brume immobile flottant sur l'eau, à l'horizon du sud-est. Cette brume est la Corse. Maupassant qui la vit de ses yeux, en témoigna dans un de ses meilleurs contes.

Il n'y a donc pas bien loin de la Côte d'Azur à l'île napoléonienne, et je sais des gens qui ont risqué cette toute petite traversée dans une barque non pontée, sans voile ni moteur. Toutefois, quiconque a quitté la Riviera, si molle et si voluptueuse, pour débarquer à Saint-Florent ou à Bastia, voire aux Sanguinaires ou dans le golfe d'Ajaccio, connaîtra toujours la sensation brutale d'avoir tout d'un coup changé d'univers. Vous laissez

Eglise d'Olmeto

Bonifacio

derrière vous le luxe extravagant des villas italiennes, monégasques ou françaises ; vous êtes encore hanté par les parfums énervants des roses, des jacinthes, des tubéreuses ; et les ciceroni, et les croupiers et les maîtres d'hôtel cosmopolites vous ont conduit jusqu'à votre paquebot... Or, vous voilà soudain jeté sur une terre rude et farouche, où plus rien n'est joli, ni délicat, ni décadent, mais où tout est beau, grandiose et sauvage... Et, — disons tout — vous quittez le pays des pourboires et des mendiants pour débarquer sur un sol tellement fier que, Mérimée l'a dit, « n'y offrez jamais d'argent à personne, car votre argent risquerait de vous revenir trop vite, jeté à la figure. » Telle est la Corse.

Des rochers accessibles, principalement aux chèvres ; un maquis où les bandits, en plein vingtième siècle, continuent de défier la gendarmerie ; une odeur unique au monde, souveraine, qui n'est plus effluves de fleurs, mais de feuilles, de branches et de bois : thym, myrte, genièvre. Enfin, sur tout cela, une race que le suffrage universel, seul, a fini par

Paysan corse

Maison forestière Ferlatto dans le Massif de Bavella

gâter, comme il gâte tout... Quoique, ici, le dommage ait été plus grave et plus rapide. Tant que les Corses n'ont pas voté, ils ont été les plus braves, les plus durs, les plus probes et les plus dédaigneux des hommes ; les plus hospitaliers aussi. Et, de toutes ces nobles vertus, quelque chose subsiste encore; quelque chose qui est assez pour que, moi, dont le père et le grand-père furent Corses, je sois encore singulièrement fier de proclamer mon origine. Mais, hélas ! le ver rongeur est dans le fruit. Et je vois venir le jour que la forêt de Vizza-vone, que la vallée de Bocognano et les roches du Monte Cinto ne suffiront plus à régénérer des hommes trop uniquement préoccupés de politique et d'élection...

. . . . . .

« *Dî avertite omen !...* »

Calvi. Port et Citadelle

Claude Farrère

Pl. II.

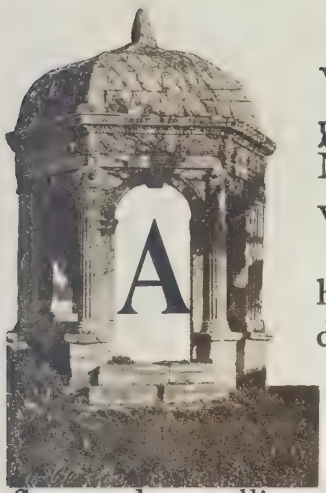
LES BAUX

(AMANDIER EN FLEURS)

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

Environs de Toulon. Les Genêts en Provence

LA PROVENCE



« A Valence, le Midi commence »..... Non ; ne croyez pas le proverbe. Il exagère un peu, comme un proverbe de gens du Nord peut se le permettre. Car, pour découvrir le Midi, en vérité, il faut franchir le défilé de Donzère.

Ici, la vallée du Rhône s'étrangle, les mûriers tendent leur houppe verte sous le ciel plus pur, et c'est au delà seulement du pas rocheux où le Rhône enfle son murmure que les arbres s'inclinent d'une même et définitive inclinaison vers le sud, sous l'impérieuse poussée du mistral. Les routes blanchoient, les granges s'abritent sous leur toit de tuiles incurvées ; aux flancs des collines s'étagent les oliviers noueux. C'est la Provence, en sa « marche » avancée : le Comtat Venaissin.

La Provence ! Terre une et multiple. Promesse et prémices de l'Orient, où toutes les terres bordant la mer latine semblent tour à tour se rapprocher et se fondre. Terre diverse où la grâce de Toscane voisine avec l'odorante aridité des ravins d'Hellade, ombragés de myrtes et de lauriers-roses, et ceux-ci avec les garrigues, les olivettes de Judée. Terre une, par le dôme de son ciel, l'éclat de son soleil, et par le flux de cette artère impétueuse, le Rhône. Terre une, enfin,

Le col d'Allos

pour tout ce qu'elle évoque de prestigieux passé, dans ses moindres villages comme en ses plus grandes cités.

Une trinité de villes peut prétendre la résumer, sans être assurée d'y parvenir pleinement : Arles impériale, Arles de Constantin, Nîmes des Antonins, Avignon

Vue générale de Serres

Le Château provençal de Saint-Cyr-sur-Mer

des Papes. Triptyque de pierre incomparable, mais où ne s'inscrira pas le charme des vallées et des collines.

... La vallée du Rhône. Après Donzère, elle s'évase, les collines s'écartent comme pour laisser ses aises à une province nonchalante. Les haies de cannes

Gorges de l'Artuby, près de Comps

Cap Canaille à Cassis

Bandol

découpent la terre féconde; et, tels des dieux lares, les cyprès dressent leur sombre vigilance au côté des maisons. La plaine comtadine est un bosquet. Si les rivières coulent à sec, pourrait-on dire, au cœur de l'été, si l'Aygues, l'Ouvèze, le Lez, la Durance même brûlent aux reflets du soleil implacable les galets blancs de leur lit, pourtant la terre recèle à peu de profondeur une eau vivifiante. Errez autour d'Avignon, et les terroirs de Morières ou de Montfavet vous prodigueront la surprenante verdeur de leurs prairies, qu'envieraient Normandie et Touraine. Foulez la blancheur des routes qui relient Carpentras et Cavaillon : dix fois votre chemin franchira quelque

Marseille. L'Église Saint-Victor

Marseille. Le Vieux Port

pont où coule, froide et limpide, entre les saules de ses rives, l'une des Sorgues de Vaucluse. Et, sur ce sol où vit une race dont on ne s'avise pas assez de dire l'ingénieuse ténacité, là où la nature n'a dispensé que la sévère beauté des garrigues caillouteuses, les hommes ont creusé le réseau, subdivisé à l'infini, des canaux, des roubines, des « fioles » — artères, veines, vénules — qui, par le canal de Craponne ou de Carpentras, font du Rhône ou de la Durance, fléaux de jadis, les Nils fertilisants d'aujourd'hui. Les canaux ! De quelle métamorphose ce terroir ne leur sera-t-il pas redevable! Des cantons, où Michelet n'avait vu que champs avares, ils ont fait des jardins

Marseille. Notre-Dame-de-la-Garde

La Redonne (Bouches-du-Rhône)

d'abondance, découpés en rectangles, où la verdure rampante des fraisiers s'étale sur le sol ferrugineux, tandis que sur la rive trop haute où l'eau ne peut atteindre, seules croissent les longues théories parallèles de ceps, d'amandiers ou de chênes-truffiers alternés de sauges. Car c'est bien l'admirable spectacle que donne le Comtat dans la diversité de ses aspects : une richesse toujours offerte par la nature à l'effort de l'homme, richesse des cultures variées dans la plaine, richesse de vergers odorants sur les pentes des collines. Et quand Avignon, puis Tarascon dépassés, le Rhône atteint, aux approches d'Arles, la Camargue, sa vallée semble avoir délaissé le cadre ordonné des collines. Avec leur voisinage, le fleuve a perdu sa fougue ; il y gagne une majesté nouvelle, il se pare de l'ampleur qui siérait à quelque bras de mer, il s'apaise et paraît rassembler ses ultimes forces pour enserrer entre ses bras

Ferme provençale à Auge

La Baie de Carry-le-Rouet

puissants, l'étrange et plate « morbidezza » de la Camargue, cette pampa française.

Sillon perpendiculaire, la vallée de la Durance diffère de la vallée du Rhône. Pertuis, Villelaure, Lauris, elle met ses villages à l'abri du mistral et, déjà, fait présager les « cagnards » heureux de la côte provençale.

Vallon de Vaucluse, enfin, où l'âpre désolation tragique d'une combe rocheuse s'évanouit soudain pour engendrer une vallée riante, — grasses prairies, hauts peupliers, platanes géants — comme si la nature avait songé transmuer en oubli heureux la douleur de Pétrarque...

Vallées du Rhône et de la Durance, gorge de Vaucluse d'où s'élance la vallée de la Sorgue, vallées — types de la Provence.

Sur tout le pays, le Ventoux veille. Là-haut, à près de deux mille mètres, il dresse sa pointe, dernier élan vers le ciel d'une masse noble qu'on voit jaillir,

L'Hôtel de ville d'Aix-en-Provence

Martigues

d'un bloc, du fond de la plaine. D'énormes crevasses rident sa carapace grise à la base, éternellement blanche au sommet, mauve à chaque crépuscule. Sur tout le pays de Provence, le Ventoux profile sa silhouette comme un Fushi-Yama tutélaire. Et il prolonge ses tentacules, monts de Vaucluse ou du Lubéron aux courbes lentes, collines de Beaumes de Venise aux crêtes dentelées... Cependant que, par delà la Durance, répliques modestes, tout harmonieuses en la sveltesse de leurs lignes, la Montagnette et les Alpilles justifient Paul Arène et attestent la grâce de « la Gueuse parfumée ». Alpes miniatures, ce sont elles qui nous peuvent dispenser d'aller chercher en Hellade la classique noblesse des paysages que devait traverser la route d'Athènes à Lacédémone. Ce sont elles qui nous permettent de sentir, en son intégrité, l'exacte beauté d'une strophe d'Horace ou d'un vers de Théocrite. Ce sont elles qui font le berger d'un conte de

L'Aqueduc de Roquefavour

Les bords de l'Arc, à Saint-Pons

Daudet tout pareil aux pâtres fabuleux qui gardaient les troupeaux de Thésée.

De leurs terrasses, où thyms, lavandes et romarins s'agrippent, toute la terre provençale se laisse contempler : collines sœurs qui, de l'autre côté du Rhône, enferment la grandeur de Nîmes et l'altière solitude du Pont du Gard, masse grise d'Arles, accroupie au bord du Rhône, fonte des toits bruns d'Avignon que dominent, rousse, vermeille, la hautaine grandeur de son Palais, et ses clochers innombrables ; là-bas, vers le nord, la colline d'Orange ; ici, dissimulés presque aux flancs d'un vallon fantastique, ruines spendides en leur déchéance désolée, le village des Baux et son église émouvante, d'où, le soir, on aperçoit, glissant sur la ligne sombre des étangs de Camargue, le feu lointain d'un phare.

L'Abbaye de Saint-Michel-de-Frigolet

Provence, jardin luxuriant des « cagnards » abrités, où croissent le kaki, l'agave et le palmier exotiques, solitude mi-terrestre, mi-aquatique du delta camarguais, garrigues et collines odorantes, Crau dévorée de soleil — monotone rançon de tant de beautés

Les Romanichels aux Saintes-Maries

diverses — comment choisir parmi tes visages celui qui nous attache, celui qui nous retient? Comment choisir entre tes villes?

Arles, *Gallula Roma*, Rome gauloise de cette province qui était la Provence. Arles, métropole, que deux empereurs ont ornée à l'envi et dont les nautoniers, quittant hardiment les deux rivages du Rhône, Empire et Royaume, parcouraient les mers sous l'égide du Lion de leur pavillon, fier comme les lions de Venise. Arles, nécropole de souvenirs, musée immense de la pierre écrite... Arles qui dort, comme accablée de sa gloire défunte, entre l'ovale de ses arènes, le silence de son théâtre, et la sérénité de ces Alyscamps, où tant de beauté s'exhale du double rang des tombes, que l'idée de la mort s'y estompe ; « Arles où rien n'est vulgaire » disait Barrès, et qui lui était une « cité de vie intérieure » ; Arles, où le cloître de Saint-Trophime semble abriter toute la paix du monde...

Marseille, enfant prodigue de la grande famille provençale qui, depuis le jour où Gyptis tendit sa coupe au chef des marins de Phocée, s'est donnée au monde entier ; Marseille, étrange Cosmopolis, mi-levantine, mi-latine, rivale jadis de Rhodes, de Tyr et de Carthage, aujourd'hui encore bouillonnante de toutes les sèves, charriant dans ses artères le sang de toutes les races, sonore de tous les idiomes du monde. Marseille est restée provençale quand même, surtout par sa banlieue et sa campagne où

L'Église des Saintes-Maries

Les Saintes-Maries-de-la-Mer

En Camargue. Les Saintes-Maries

demeurent encore tant de vestiges romains et tant de souvenirs du moyen âge. Cæsar n'a-t-il pas laissé les traces de son passage à Saint-Julien *(Julii Castra)?* Mazargues, ne s'appelait-il pas le Champ de Marius *(Marii-Ager)*, devant lequel passait la grande voie littorale qui allait à La Ciotat? Charles-Martel a campé au Canet. Le roi René avait son pavillon de chasse, la Grande-Bastide, à Sainte-Marguerite. Les trois ports de Marseille,

Arles. Les Alyscamps

Portus Antiquus, le port Major; *Portus Gallicus*, qui est maintenant la Joliette; *Portus Sancti-Lamberti*, aujourd'hui, anse des Catalans; et Notre-Dame-de-la-Garde que le moine Pierre bâtit en 1214; et le monastère des Chartreux; et le Plan de Cuques, la Penne, Septèmes, clefs des trois avenues par où l'on entrait dans la ville; toutes les tours et les murailles qui couronnent Allauch; et les Martigues, Venise de Provence; et Berre qui se mire dans le bleu si bleu de son étang, tout cela ne demeure-t-il pas la vigilante ceinture, gardienne du passé, garante que la belle cité méditerranéenne, en coquetterie avec l'univers, parce qu'elle veut être riche et heureuse, saura revenir chaque fois qu'il le faudra aux grandes traditions provençales et aux douceurs chantantes d'une langue bénie...

Soir en Camargue

Salon, active, moderne, américaine presque, musclée pour l'industrie rapide et fructueuse, mais pleine aussi de chansons et de danses; Salon, berceau de Nostradamus, d'Adam de Craponne, du bailli de Suffren, le glorieux marin des Indes...

Nîmes, plus sévère, plus frigide dans la parfaite harmonie de ses monuments, la Porte d'Auguste, le Temple de Diane, la Tour Magne; Nîmes, orgueilleuse de ses arènes où la cruelle magnificence des corridas à l'espagnole ressuscite quels jeux de Bas-Empire? Nîmes, qui tord ses rues étroites autour de cet hymne de pierres, la Maison Carrée, et qui ne consent à se parer

Les Arènes d'Arles.

Le Théâtre antique d'Arles

de grâces frivoles qu'aux Thermes non pareils des Jardins de la Fontaine.

Avignon, « île sonnante » de Rabelais. Avignon qui fut, quelques lustres, une nouvelle Rome et qui, à l'ombre de son palais forteresse, connut, même en des siècles rudes, la douceur de vivre. Avignon, où une grâce italienne et païenne teinta toujours les dévotions écloses dans l'ombre tiède des nefs de Saint-Agricol, de Saint-Pierre ou de Saint-Didier, ville des farandoles déroulées jusque sur les arches du pont de Saint-Bénézet... Avignon, où Laure de Sade vint dormir, auprès d'un parchemin que Pétrarque avait orné

L'Abbaye de Montmajour

Le Château des Baux (Bouches-du-Rhône)

Les Baux

d'un sonnet, son dernier sommeil troublé par la main sacrilège d'un insulaire impudent ; Avignon qui, dans les jours révolutionnaires, sentit se réveiller les passions italiennes couvant toujours en elle, et dont la populace traîna jusqu'au Rhône le cadavre égorgé du maréchal Brune, avec la même

Une Arlésienne

Ancienne Église des Baux et Chapelles monolithes

fureur qui devait animer la canaille romaine déferlant vers les Gémonies ; mais aussi Avignon, rêveuse et poétique, qu'illustra Roumanille et l'incomparable élite du félibrige...

Saint-Remy. Les Antiques

Cavaillon, dont la prospérité fut grande sous la domination romaine et qui s'enorgueillissait d'un arc de triomphe que le temps n'a pas respecté ; Cavaillon ville des fruits merveilleux, frais et parfumés...

Apt, aimée et honorée par l'empereur Hadrien et qui reçut l'hommage d'Anne d'Autriche.

Mérindol et Cabrières, qu'ensanglantèrent les terribles massacres des Vaudois innocents, et dont les ruines demeurent les douloureux témoins de la cruauté d'un Menier d'Oppède

Carpentras, qu'illustrèrent ces deux grands évêques, Julien de la Rovère et le savant Jacques de Sadolet, et dont les armes curieuses sont *de gueules à un mors antique de cheval d'argent, dont le milieu est forgé d'un des clous de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*... Carpentras, qui, à la mort de Clément V, voulant un pape français, mit tant d'acharnement à la lutte que le Saint-Siège en

Église Sainte-Gabrielle, près de Tarascon

Tarascon. Le Château du roi René

Le Pont de Beaucaire et le Rhône

demeura vacant pendant deux années, mais qui, bien sage aujourd'hui, s'acagnarde paresseusement sous le soleil qui fait mûrir les fruits savoureux et chanter les cigales.

Mornas qu'a rendue célèbre le château construit sur la falaise qui domine la ville, et du haut duquel le baron des Adrets forçait ses prisonniers à se précipiter, mais qui montre aussi un délicieux temple de Diane transformé en chapelle...

L'Église de Noves

Mirabeau, qui ne possède qu'une gloire, mais dont elle peut être justement fière, c'est d'avoir été la résidence du grand orateur de l'Assemblée Nationale, pendant sa première jeunesse. L'éloquence du fameux tribun

n'est-elle pas un peu faite à l'image des eaux fougueuses de la Durance qui mugissent au pied du château de ses pères?

Oppède

Voici Orange, où le moyen âge dessina le labyrinthe d'une ville, entre ces deux témoins de la puissance de Rome : le Théâtre et l'Arc de triomphe. Le théâtre, le Mur, la plus belle muraille du royaume de Louis XIV ; le Mur et son figuier léchés par les flammes des incendies barbares et par l'éternelle caresse du soleil; le Mur, éveillé chaque année par les fêtes dont la ferveur lettrée d'un Mariéton et d'un Boissy rénova la dramaturgie, et dont les pierres énormes ont répercuté la voix d'un Mounet-Sully, d'un Albert Lambert, et les musiques pieusement écrites par les plus grands compositeurs modernes pour la masse reconstituée des chœurs antiques; l'Arc de triomphe, intact, alors que tous les monuments de cette époque ont subi les ravages du temps ou de la main des hommes, intact, parce que le Sire des Baux, voulant le faire sien, l'entoura d'énormes murailles, et, pour s'y faire un salon, en fit gratter les sculptures... Heureux effet d'une étrange cause : le vandalisme conservant une œuvre d'art !

Les Alpilles vues d'Égalières

Gordes

Vaison, capitale des Voconces dont Annibal vint demander le concours dans sa marche sur Rome, et où la science patiente d'un abbé Sautel déterre chaque jour, fragment par fragment, les trésors de pierre sculptée dont se pouvait orner une cité antique ; Vaison qui possède un pont si hardi et si colossal, jeté d'une seule arche sur l'Ouvèze, que trois voitures y peuvent passer de front, et qui s'enorgueillit d'un amphithéâtre, d'un aqueduc, d'un temple de Diane et de tant d'autres antiques richesses.

Cheminée du Château de Gordes

Saint-Remy, fier de ses « Antiques » : le Mausolée et l'Arc de triomphe si purs, si accomplis ; Saint-Remy où les comtes de Provence avaient leur maison de cour, et où la seconde femme du roi René venait passer la belle saison, en écoutant le chant des oiseaux et celui

Châteauneuf-du-Pape

Avignon. Le Palais des Papes

des poètes, non loin de cette cour d'amour que Ganthelme de Romanin établit en son château, pour y rendre sans appel des arrêts de galanterie. Peut-être, dans les ruines, la nuit, sous le doux regard de Phœbé, voit-on passer encore les ombres gracieuses et souriantes de Phanette de Ganthelme, de Clarette, dame des Baux, d'Ursine des Ursins, dame de Montpellier et de Hugonne de Sabran, fille du comte de Forcalquier, venant de rendre quelque amoureuse sentence contre des troubadours ou des chevaliers, heureux d'être condamnés à mille douces morts.

Le Pont Flavien, près de Miramas

Quelque chose a demeuré de ces souvenirs puissants et si doux. Saint-Remy chante toujours. Saint-Remy danse

Avignon. Le Pont Saint-Bénézet

aussi. La farandole, née dans l'Hellade, où elle est encore en usage dans les îles de l'Archipel, y déroule toujours ses souples et ondoyantes volutes, et nous pensons qu'il en faudrait peu pour y réveiller les traditions de ces danses assoupies que furent les Olivettes, les Bergères et la Cordelle...

...Et puis voici les cités qui durent à des temps moins anciens leurs gloires et leurs décors : les Saintes-Maries-de-la-Mer, humble bourgade agenouillée sur une mince plage de sable, au pied de la petite église qui avance sa nef vers l'onde comme un vaisseau sa proue ; les Saintes-Maries, indice du lieu où, venues de Judée, débarquèrent les saintes femmes dont la foi allait s'imposer aux Gaules, pèlerinage de l'irréelle et symbolique Mireille mistralienne autant que des caravanes, très vivantes celles-ci, de ces Bohémiens si puissamment dépeints par la plume d'un Valère Bernard.

Villeneuve-lès-Avignon. Ancienne demeure

Aigues-Mortes, d'où le roi pieux, après avoir prié dans l'humble église de Notre-Dame-des-Sablons, s'embarqua sur *la Monnaie* pour aller, chassé par la tempête, non pas en Palestine, d'abord, mais à Hyères ! Aigues-Mortes, non plus débarcadère du christianisme, mais forteresse intacte, comme si elle attendait encore que quelque autre saint Louis y préparât le départ de croisades nouvelles. Ne semble-t-elle pas avoir, en

Villeneuve-lès-Avignon

vue de tels lendemains, conservé ses armes où rayonne la charité : *d'or, à un Saint-Martin de carnation vêtu d'azur, monté sur un cheval de gueules, et partageant, avec son cimeterre, son manteau de gueules, pour en donner la moitié à un pauvre estropié de carnation qui lui demande l'aumône; le cheval et le pauvre sur une terrasse de sinople.*

Tarascon, ville du roi René, ville de sainte Marthe, ville de sa Tarasque, où le mirage du Midi, ô Daudet, s'est si bien affirmé, que Tartarin lui-même y a désormais droit de cité, comme une gloire locale, dont nulle réplique n'est accordée à Beaucaire, la rivale endormie de l'autre côté du Rhône, au pied de son château. Mais après Lyon, Bordeaux, Dijon et Paris, Beaucaire trouvera peut-être sa revanche dans la résurrection de la fameuse foire où tous les peuples se donnaient jadis rendez-vous, alors que le Rhône, véhicule impétueux, transportait chaque jour de Lyon jusqu'à l'industrieuse cité, trente bateaux de toutes sortes chargés des marchandises les plus diverses et de riches commerçants parlant toutes les langues. L'automobile ne pourrait-elle pas remplacer un jour la puissance fluviale et prêter son appui à la reconstitution d'un des plus curieux rendez-vous que se soient jamais donné les enfants des hommes?

Cour de l'ancienne Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon

Les Baux, nid féodal, musée d'architecture où les guerres et le temps destructeur ont cependant respecté,

Le Théâtre d'Orange

exemples dûment chronologiques, une *aula* romaine, un four banal, une église du XIII^e^ siècle, un château fort et des demeures de la Renaissance, leçon d'histoire écrite en façades à demi effondrées.

Aix, enfin, « jardin du silence et ville du roy » ; Aix, toute noblesse provinciale, méditative et fière avec sa parure d'hôtels qui gardent les grâces savantes des derniers siècles ;

Les remparts d'Aigues-Mortes

L'intérieur des remparts

Le Portail de Saint-Gilles (Bouches-du-Rhône)

Aix qui, au temps de Cæsar, comptait déjà une population de quarante mille âmes, établie autour de la station balnéaire de C. Sextius Calvinus ; qui vit Marius exterminer les Cimbres et les Teutons dont les corps ont enrichi le sol des *campi putridi* de Pourrières ; qui fut quelque temps l'enjeu de la rivalité de François Ier et de Charles-Quint, et en souffrit durement ; Aix, célèbre par son Parlement, dont les arrêts ne furent pas toujours conformes à l'équité, mais qui devait garder « grande allure » ; Aix, qui défend encore pied à pied les privilèges de son Université exsangue, et qui ne peut se protéger contre l'envahissement des herbes folles, indice de la pérennité des ruines, qui poussent jusqu'entre les pavés du Cours Mirabeau ; Aix, qui pourtant demeure, au sens noble et même tragique de ce terme, une des plus belles villes

L'Arc de triomphe d'Orange.

Nîmes. Les Jardins de la Fontaine

de France, et auprès de laquelle le voyageur ne passe jamais sans lui rendre l'hommage d'une longue visite.

Et si nous nous tournons vers l'ouest, nous trouverons, cherchant la paix et la sérénité des montagnes, ces curieuses et farouches petites cités qui préfèrent au soleil tombant tout droit, les rayons réfractés par la blancheur des neiges éternelles ; cités du vent, cités des loups, cités des légendes...

Nîmes. La Maison Carrée

C'est Digne, la Gauloise, qui fut si cruellement ravagée par la peste, que sa prospérité ne lui a jamais été rendue, mais qui reste fière de ses environs merveilleux : la vallée de Bléone, où se multiplient les torrents et les rochers contre lesquels les noyers vigoureux,

L'Isle-sur-Sorgue Rue des Roues

et même la vigne avide d'un rare soleil, s'accrochent courageusement, et Champtercier où naquit ce petit berger, Gassendi, qui devait devenir le rival de Descartes et un des plus grands mathématiciens de son temps.

Puis Moustiers, dont la chaîne de fer qui traversait jadis ses deux montagnes, se retrouve en ses armes si parlantes, et dont le clocher, construit en tuf avec tant d'adresse, se mouvait au branle des cloches ; Riez ; Barcelonnette, la jolie, patrie de Manuel, et sa tour de l'Horloge ; Castellane où les beaux-arts et les belles-lettres furent en grand honneur, et qui eut son héroïne, Judith Andrau ; Forcälquier, la celtique, dont les comtes furent des souverains indépendants ; Manosque, *urbs florida,* qui était au XIV^e^ siècle une des plus considérables villes de la contrée, et qui s'honore de la visite de François I^er^, visite à laquelle s'attache l'émouvant souvenir de la fille du consul Voland ; Sisteron, forteresse qui résista glorieusement à l'assaut des Sarrasins et des Hongrois, et vit, par la grâce de son évêque Raould II, délivrer les eaux de la Durance d'un esprit malin qui entraînait les bateaux au fond de la rivière.

Les Arènes de Nîmes.

Le Pont du Gard

Ensuite — car qui clora la liste de tes richesses, ô Provence ? — auprès de toutes ces villes que nous avons citées, il faudrait peindre les anciennes petites républiques au nom chargé de latinité : Venasque, Oppède ; ou bien gardiennes de quelques legs innombrables : Pernes, entourée de murs crénelés, tout égayée de ses fontaines, Gordes au beau château, Le Thor, Courthézon, et Villeneuve-lès-Avignon — sa tour, son fort, sa Chartreuse désolée — et tant d'autres...

Le Théâtre romain de Vaison.

Vaison. Le Cloître de la Cathédrale

Enfin, il faudrait dire la gloire de deux villages jadis obscurs, illuminés d'une célébrité nouvelle : Sérignan, thébaïde où se penchait, sur le spectacle des êtres, la géniale patience d'un Henri Fabre, — Maillane, sanctuaire vers où se tournent et se tourneront les fils de Provence, pour être mieux eux-mêmes, en évoquant celui qui eût à lui seul donné une histoire, une poésie, une âme à la Provence s'il eût été besoin : Frédéric Mistral, le Maillanais, qui tressa en l'honneur de sa terre-mère l'épopée de *Calendal*, l'hymne lyrique de *Mireille* et des *Iles d'Or*, et cet hymne double, d'érudition et de piété que sont un dictionnaire, le *Trésor du Félibrige*, musée des mots d'une langue, et le *Musée Arlaten*, conservatoire de la vie d'une race...

Entrechaux

Terre où les danses se déroulent au son du tambourin et de la flûte qui jadis célébraient Dionysos, terre des cours d'amour où s'éleva la *Canzone* de Pétrarque pour Laure, et qui puisa dans l'amour de la lumière sa joie de vivre.

Fontaine et vieux lavoir, à Mollans. Vallée de l'Ouvèze

Vallée de l'Ouvèze

Prenez garde, vous qui céderez, je l'espère, à la tentation de connaître son été triomphal, prenez garde qu'elle fasse de vous ce que, selon Michelet, « les vives et belles filles d'Arles et d'Avignon » firent des Grecs, des Maures, des Espagnols, des Italiens. Elles les prirent par la main ; et « ils n'ont plus voulu se rembarquer ».

Théâtre d'Orange

Pl. III

PAYSAGE DE LA DRÔME

Le Rhône à Pont-Saint-Esprit

LA VALLÉE DU RHÔNE

Il faut avoir descendu le Rhône sur le pont du bateau à vapeur qui, deux fois par semaine pendant la belle saison, faisait, il y a quelques années encore, le service de Lyon à Avignon, pour bien connaître la célèbre vallée.

On ne peut voir pleinement que du fleuve même se dérouler le double panorama, souvent très différent d'une rive à l'autre, tantôt riant et tantôt sauvage, que coupe le courant et qui se reflète à la surface de l'onde d'un vert opaque. Car le Rhône, même aux jours les plus clairs, ne laisse pas surprendre le secret de ses fonds. Il va, il se hâte, parfois s'attarde en remous, comme il fait à Vienne, au-dessus des débris invisibles d'un pont romain, puis il reprend sa course puissante et régulière, détendue et comme apaisée au long des plaines bordées de saulaies, mais toute ramassée et prête au bond, pour enfoncer l'obstacle, dans un grondement de fureur rageuse, quand la resserrent les gorges étroites qu'il s'est jadis ouvertes à travers rocs.

Le Rhône à Tournon

La navigation sur le Rhône fut toujours malaisée, également dangereuse aux jours de crue ou par eaux basses. Aussi, les mariniers du Rhône furent-ils particulièrement honorés depuis les temps de l'antiquité romaine.

C'est aux bords du Rhône que j'ai grandi, dans cette vieille ville de Vienne, que le poète Martial avait appelée : *pulchra Vienna,* et qui fut, jadis, successivement, métropole des Allobroges, capitale de la Narbonnaise, siège des archevêques primats des Gaules. Un beau monument et de curieux vestiges rappellent, seuls, aujourd'hui, les temps de sa splendeur. Le Temple d'Auguste et de Livie, rival de la Maison Carrée de Nîmes, est, en France, l'un des seuls édifices religieux qui nous soient parvenus, debout, de l'antiquité. A quelque distance de la ville, survit également, montée sur quatre piliers, une pyramide en pierres rectangulaires. La tradition populaire y voulut voir longtemps le tombeau de Ponce-Pilate.

Rochemaure

Au moyen âge, Vienne garda de son importance. De nombreuses églises demeurent pour l'attester, notamment l'église abbatiale Saint-Pierre, l'une des plus vieilles

Château de Tournon-sur-Rhône

de France, qui abrite un musée lapidaire presque aussi riche que ceux de Lyon et d'Arles, et la cathédrale Saint-Maurice, dont une partie a été brûlée et qui, malheureusement construite en mollasse, peu à peu s'effrite et a dû être grattée.

Jadis cité de luxe et de plaisir qui, franchissant le Rhône, peuplait de villas romaines, entourées de jardins aux blanches statues, les plaines «soleilleuses» de la rive droite, puis ville forte hérissée de tours, surveillant le fleuve, rançonnant les bateaux, Vienne n'est plus aujourd'hui qu'une ville «drapière», d'ailleurs laborieuse et riche, mais aux rues noirâtres, défoncées par le charroi. Elle a surtout pour elle sa position merveilleuse, son septuple étagement sur ses collines, et sa campagne remontante bientôt formée de pentes parfois abruptes, pourtant rayées de vignes. Nulle part, peut-être, le soleil ne fait pousser de légumes plus délicats, ne mûrit et ne sucre

Ruines de Crussol, près de Valence

Charmes

mieux les grosses cerises d'un rouge brun, les abricots dorés, les prunes ambrées ou bleues, les pêches surtout, les belles pêches d'un rose et vert duveté, fondantes sous la dent, savoureuses et fraîches... Plaines et coteaux ne sont qu'un immense verger, qu'il faut avoir vu en fleurs, quand le printemps remonte du Midi. C'est un enchantement, un miracle rose et blanc, inoubliable.

Mais en n'importe quelle saison, même en hiver, toute cette campagne qui, à partir de Lyon, accompagne le fleuve de ville en ville, frappe déjà les yeux par la seule beauté de ses lignes. Des usines, de jour en jour plus nombreuses, obstruent et enfument souvent le paysage, à la sortie de Lyon, où, grossi de la Saône, le Rhône devient définitivement le grand fleuve qu'il sera jusqu'à ce qu'il s'ensable, avant d'aller se perdre dans la mer. Oullins et Givors sur la rive droite, Chasse, sur la rive gauche, dressent de hautes cheminées qui atteignent presque au sommet des coteaux. Vienne fume encore, mais plus discrètement, en retrait, car la plupart des usines sont construites sur la Gère, petit affluent

Saint-Agrève

L'Ouvèze à Privas

du Rhône — la Gère où fut trempée l'épée de Bayard — et qui fut longtemps la seule force motrice des fabriques. Cette arrivée à Vienne, de Lyon, par le bateau, était l'un des plus grandioses spectacles qu'offrait naguère la descente du Rhône...

Mais continuons à descendre le fleuve.

Gorges de l'Eyrieux à Chervil

Lermet

Voici, à droite, Ampuis, pays des vignobles du délicieux Côte-Rôtie et Condrieu, au vin frais, aux rudes jouteurs, et Serrières, aux claires maisons. De l'autre côté, c'est le Péage-de-Roussillon. Le bourg de Roussillon est sur le coteau, avec son château, où Charles IX signa l'édit qui fit commencer l'année au 1er Janvier. Et voici, se regardant face à face, de chaque côté du fleuve, Peyraud et Saint-Rambert, Andance et Andancette, Sarras et Saint-Vallier, petites villes autrefois oisives, travailleuses maintenant que tout le monde travaille!...

Vion

Bords de la Cance, près d'Annonay

Dans le fleuve même, on vous montrait, du bateau, la célèbre *Table du Roi,* où saint Louis, partant pour la croisade, fit dresser, paraît-il, son couvert : c'est un îlot rocheux et plat, qui émerge quand les eaux sont basses.

La Drôme à Crest

Mais recueillons-nous pendant que le bateau continue de glisser... Tournon ! C'est Tournon qui apparaît là-bas, sur la droite : Tournon, la vieille ville ardéchoise, que ses deux ponts aériens font communiquer avec Tain, en Dauphiné, et le coteau de l'Ermitage. Le spectacle eût valu que le bateau s'arrêtât, quand un coude du fleuve

Vieille église de Pontaix

Coulée basaltique et Cascade de Pourcheyrolle

nous montrait les deux villes. A l'entrée de Tournon, un beau monument aux Morts, taillé en plein rocher, ne se laissait malheureusement pas admirer assez longtemps. Mais voici la ville : voici le vieux château où sont installés, aujourd'hui, le tribunal, l'hôtel de ville, la prison, le vieux château où fut jadis négociée la cession du Dauphiné à la France.

L'Université de Tournon fut dès longtemps célèbre : quinze cents élèves en suivaient assidûment les cours, et le collège, fondé en 1536, pourra célébrer d'ici peu son quatre centième anniversaire.

Et c'est la Roche-de-Glun, sur la rive gauche. L'Isère vient, peu après, jeter dans le Rhône ses eaux jaunâtres, — l'Isère, née en Savoie, où elle par-

Le soir sur les hauts plateaux de l'Ardèche

Le Pont d'Arc, près de Vallon

court en torrent le célèbre val, puis, changeant de département et entrant dans celui qui porte son nom, la non moins célèbre plaine du Graisivaudan. — Et c'est Valence, chef-lieu de la Drôme, et, de l'autre côté du Rhône, Saint-Péray, au pied du roc de Crussol. Valence a, elle aussi, un merveilleux passé : Diane de Poitiers s'y plaisait et y plut : elle en fit sa résidence favorite. Il y faut voir la porte Dupré-Latour, la maison des Têtes, le Pendentif, tombeau de la famille Mistral et la cathédrale Sainte-Apollinaire.

Et maintenant la rive gauche s'étale en plaine jusqu'au défilé de Donzère, cependant que la rive droite, toute hérissée de châteaux en ruines depuis Condrieu, prend un aspect de plus en plus pittoresque. La Voulte, le Pouzin, le Teil qui fait face à Montélimar, se succèdent au pied des abrupts monts cévenols, où de brusques surgissements de granit semblent multiplier ce qui se dresse encore de ruines médiévales, comme le donjon de Cruas et le château de Rochemaure.

Un peu plus bas, c'est Viviers, qui est bien l'une des villes les plus curieuses de tout le voyage, Viviers et sa superbe cathédrale Saint-Vincent, bâtie tout en haut, sur une esplanade, Viviers et ses vieux hôtels qui, à la petite ville aujourd'hui bien déchue, gardent encore un air de capitale. N'était-ce pas, en effet, la capitale de l'ancienne province du Vivarais qui comprenait tout le département de l'Ardèche et une petite partie de celui de la Haute-Loire ? Les deux villes principales du Vivarais, toutes deux

L'Ardèche, près de Vallon

aujourd'hui fort commerçantes : Annonay et Aubenas, sont assez loin du fleuve; Annonay sur la Cance et Aubenas près de l'Ardèche.

Le défilé de Ruoms

La première est fière de ses papeteries, de ses mégisseries et, dans le passé, d'avoir été la petite patrie des frères Montgolfier, de Marc Seguin et de Boissy d'Anglas. La seconde a ses vins, ses marrons, ses truffes, son commerce de soie, dont l'industrie y occupe près de trois mille ouvriers.

Le Vivarais, pays de contrastes, offre à des altitudes diverses tous les aspects, tous les climats : les gorges de l'Ardèche, Pont d'Arc, bois de Païolive, défilé de Ruoms, etc...; un grand nombre de volcans au cratère très bien dessiné et des coulées basaltiques, uniques en Europe, s'allongeant sur plusieurs kilomètres de longueur avec des prismes de beau basalte bleu atteignant trente mètres de hauteur d'un seul jet; des hauts plateaux avec les sites admirables du lac d'Issarlès, puis de Vernoux, Boffres, Alboussières, Saint-Romain-de-Lerps, sur les vastes espaces desquels le bétail le plus réputé vient brouter la lavande et le thym embaumés.

L'âme et les mœurs des habitants des hauts plateaux de l'Ardèche sont restées simples et même un peu farouches. Descendants des Camisards légendaires, ils vivent d'une existence repliée et muette, contemplant les astres et n'ayant pour confidents que les bêtes familières et les choses amies. Ils sont dignes de ce cadre merveilleux que font le mont Gerbier-des-Joncs, source de la Loire, le mont Mézenc, les sauvages forêts, les vieilles églises romanes,

Le village de Laviole

Lachamp-Raphaël

les sombres châteaux féodaux et ces belles stations d'altitude : Saint-Agrève, la Louvesc... Mais redescendons dans la vallée qui s'est rétrécie, à Donzère, au point de n'être plus qu'une gorge où grondent une dernière fois les eaux du Rhône.

Le Pont du Diable, près de Thueyts

C'est encore un grand fleuve, puissant et prompt, qui passe entre Pierrelatte et Bourg-Saint-Andéol aux quais plantés de vieux arbres. L'embouchure de l'Ardèche précède Pont-Saint-Esprit aux maisons poudrées à blanc par les rudes coups du mistral, qui rendent parfois si dangereux aux bateaux le passage sous le vieux pont du treizième siècle...

Dès lors, c'est la Provence, les oliviers, les grenadiers, les millets. Les plaines s'étendent au ras des berges : les maisons se reculent; les villes et les villages, prudemment, ont été construits dans les terres. Au loin, Mondragon, Mornas, Caderousse et son château.

Le Haut-Vivarais

On voit, là-bas, les coteaux de Châteauneuf où s'élabore le vin cher aux gourmets, qui fut autrefois le vin des papes... Le voyage touche à sa fin, le jour aussi. Des pourpres et des ors rutilent dans le ciel, comme pour annoncer la ville prestigieuse à laquelle Mistral adressa son inoubliable salut, cité en français par M. Gabriel Faure :

« C'est Avignon et le Palais des Papes ! Avignon sur sa roque géante ! Avignon, la sonneuse de joie qui, l'une après l'autre, élève les pointes de ses clochers tout semés de fleurons; Avignon, la filleule de Saint-Pierre, qui en a vu la barque à l'ancre dans son port et en porta les clefs à sa ceinture de créneaux; Avignon, la ville accorte, que le mistral trousse et décoiffe, et qui, pour avoir vu la gloire tant reluire, n'a gardé pour elle que l'insouciance ! »

André Chaine

Vallée de l'Ardèche et chaussée volcanique à Thueyts

Rive-de-Gier

Au sommet de la colline de Fourvière, berceau historique de Lyon, une basilique neuve érige quatre grosses tours. Il faut monter sur la plate-forme de l'une d'elles, vers la fin d'un bel après-midi du printemps, ou, mieux encore, de l'automne, si l'on veut admirer la magnificence des horizons qui entourent la ville du décor le plus vaste et le plus somptueux.

Au levant, par-delà l'entassement énorme des maisons et le double fossé où la Saône et le Rhône coulent parallèlement avant de se confondre, s'étend la plaine dauphinoise. D'étranges terrasses y forment un premier plan, en avant des «balmes viennoises» et de «l'Ile de Crémieu». En portant nos regards plus haut et plus loin, nous découvrons le plus grandiose panorama : parmi les habituels bancs de nuages qu'empourpre le couchant, les Alpes suspendent la dentelle de leurs cimes

Vienne. Monument de l'Aiguille

Vienne. Temple d'Auguste

aériennes, dominées par le Mont Blanc, ruisselant d'or, sublime et solitaire comme un roi.

Tournons-nous légèrement vers la gauche : une buée flotte au-dessus d'une mince ligne boisée, la Dombes ; plus loin, bleuissent les chaînes superposées du Jura bugiste.

Nous sommes à présent face au nord : à moins de deux lieues de nous, la triple tête du Mont-d'Or, cerbère de calcaire et de grès, se penche sur les jolis méandres de la Saône, clapotant avec douceur sur les flancs de l'Ile-Barbe dont l'antique abbaye n'est plus qu'un grand souvenir.

Vienne. La Cathédrale

A l'ouest, les monts du Lyonnais dressent l'écran noir de leurs lourdes masses au-dessus des ondulations latines d'un amphithéâtre de coteaux. Au sud, enfin, c'est, au-delà des terrasses où l'antique Lugdunum étala l'orgueil de ses palais impériaux et de ses temples, de ses arènes et de son théâtre, l'admirable paysage du confluent et, derrière l'éperon verdoyant de la Mulatière semé de villas blanches, la fuite rapide du Rhône se hâtant d'emporter vers la mer la Saône, sa proie charmante. Bientôt le ravisseur disparaît dans les gorges profondes, auprès desquelles, presque au droit de Vienne, le bleu Pilat érige son fronton de temple colossal, dominant ce couloir flamboyant du Furens et du Gier où retentissent, nuit et jour, les forges des modernes cyclopes.

Comme l'a noté Vidal de la Blache, Lyon est une des grandes villes de France dont la topographie se ramasse le plus aisément en ses traits essentiels.

Lyon. Quais du Rhône

Lyon. La Croix-Rousse et la Saône

Mais quelle diversité dans ces traits eux-mêmes ! Raide talus de Fourvière et promontoire arrondi de la Croix-Rousse; défilé de la Saône, d'abord resserrée entre la Côtière de Dombes et le Mont-d'Or, puis contrainte à s'insinuer dans l'étroit passage où s'élèva, sur le roc escarpé, le château-fort de Pierre Scize; vaste plaine d'atterrissements en marge de laquelle le Rhône précipite le tumulte de ses ondes froides et limoneuses; au centre, enfin, de ce site original, la « presqu'île » peu à peu conquise sur le champ d'inondation des deux rivières, entre lesquelles elle s'allonge comme la proue d'un gigantesque navire.

Lyon. La Cathédrale Saint-Jean et la Manécanterie

Lyon est situé au point de contact de trois régions naturelles : l'avant-pays alpin dont fait partie la grande plaine de graviers où se projette la ville moderne;

Lyon. Fourvière et la Cathédrale Saint-Jean

le plateau lacustre de la Dombes qui se coince à la Croix-Rousse; les hauteurs cristallines de l'ouest, du Pilat au Mâconnais. Le grec Strabon, le premier des géographes, a écrit : « *Lugudunum*, situé au milieu de la Gaule, en est comme *l'acropole.* »

En l'an 12 avant Jésus-Christ, Drusus élève, au confluent, le célèbre autel de Rome et d'Auguste. Autour de ce monument, le premier consacré à la religion d'État, s'assemblent périodiquement, pour discuter de leurs intérêts communs, les députés des soixante cités gauloises. C'est donc à Lugdunum que nos ancêtres prirent vraiment conscience de leur âme nationale.

Lyon. Le Parc de la Tête-d'Or

On ne saurait trop insister sur les avantages exceptionnels de la position

vraiment unique de Lyon, lieu de rencontre de l'Occident et de l'Orient, grâce à une extraordinaire convergence de cours d'eau et de percées montagneuses, de routes fluviales ou terrestres, aussi régulièrement croisées et orientées que si leur dessin résultait d'un « calcul augural ». De nos jours, Lyon, qui a pris un développement industriel considérable, est loin d'avoir épuisé ses possibilités de tout ordre. La ville de la soie restera ce rendez-vous mondial qu'elle fut jadis avec tant d'honneur. Suivant une expression aussi exacte que pittoresque, n'est-elle pas aujourd'hui une des « plaques tournantes » de l'Europe ?

La Saône à Mâcon

Le tour d'horizon que nous avons fait du haut de Fourvière aurait suffi à nous avertir de la prodigieuse variété des « pays » — Vivarais, Forez, Lyonnais, Beaujolais, Mâconnais même, Bresse et Bugey, Dombes et Dauphiné — qui n'ont cessé de subir l'attraction de Lyon. Ces contrées mériteraient d'être largement décrites. Notre cadre trop étroit ne nous permet que de légères esquisses.

La Saône à Albigny

L'Ile-Barbe et la Saône

Sur la rive gauche du Rhône, la banlieue industrielle de Lyon envahit la plaine triangulaire qui s'élève insensiblement vers des collines aux silhouettes imprévues, moraines abandonnées par le formidable glacier qui, coiffant peu à peu les régions subalpines, vint se briser contre le môle inébranlable du Massif Central. L'antique abbaye de Saint-Chef, des bourgades aux remparts démantelés, les ruines des châteaux forts qui surveillaient la route d'Italie égaient cette plaine dauphinoise peu fertile. Elle aboutit à la dépression humide et verdoyante où Crémieu monte la garde à l'entrée des pittoresques défilés d'un petit massif calcaire, détaché du Jura bugiste par un caprice du Rhône.

Au sein de ces montagnettes si fraîches et si boisées se trouvent des « beautés naturelles » fort appréciées, (par exemple la grotte de la Balme et le Val d'Amby), que Daubigny, Français, Ravier, Carrand ont rendues célèbres.

Franchissons le Rhône. Sur une « crau » de sol rouge que le fleuve a couverte de ses cailloux polis, tombe la Côtière de Dombes. Pérouges l'écroulée y campe dans son enceinte de briques savoyardes.

Nulle part, le frémissant assemblage de l'onde et du vent, des feuillages et des nuées n'est plus sensible qu'en Dombes. Par sa délicatesse épurée, par son délaissement même, cette patrie des étangs exerce sur l'esprit une sorte de fascination que durent subir les maîtres-

Saint-Symphorien-sur-Coise

La Saône entre Couzon et Rochetaillée

d'œuvre romans lorsqu'ils y bâtirent tant d'églises qui subsistent plus ou moins défigurées, tel le prieuré de Saint-Paul de Varax.

La Dombes garde de grandes richesses sentimentales non exprimées. Il y a dans ses paysages une sorte de beauté morale, mélancolique et douce. Alternant avec des pans de forêts, de larges nappes d'eau rompent la monotonie des prairies et des guérets aux sillons profonds. Des « poypes » amoncelées au moyen âge pour la défense d'un pays où les châteaux comme Bouligneux sont rares, de pacifiques mamelons cachant les toits d'une métairie dans une couronne de grands arbres, sont les seuls accidents notables du terrain. On dirait d'une « camargue » que les forêts disputeraient aux flots. Sous un ciel cassé, traversé de puissants courants d'air, brillent, tels de grands miroirs, d'innombrables étangs.

Yzeron

Ne confondons point étangs et marécages ! Ces derniers sont représentés par l'immense marais des Échets. Les étangs sont artificiels ; ils sont soumis aux périodes alternées du

Maison de saint Vincent de Paul, à Châtillon-s.-Chalaronne

labour et de la mise en eau, l'assec et l'évolage. Aussi leur cuvette est-elle en majeure partie, peu profonde.

Ce pays jadis pauvre, malsain, presque désert, cet empire de la fièvre paludéenne s'est enrichi, peuplé, assaini depuis un siècle : il est devenu région de grand élevage. Qu'il paraît loin le temps où la Dombes n'était habitée que par ces pauvres laboureurs et ces pêcheurs de sangsues que « Monsieur Vincent de Paul » évangélisait si tendrement à Châtillon !

La Dombes, n'est, en somme, que l'extrémité méridionale de la grande plaine bressane, ici recouverte d'un manteau d'argile par les anciens glaciers.

La Bresse ! De ce nom seul, une odeur subtile se dégage, il fleure la poularde !

Contemplée d'un de ces promontoires du Revermont qu'ennoblissent des ruines féodales, la Bresse se révèle avec candeur. Ici, les villages se perdent dans un océan de verdure d'où émergent, çà et là, des clochers pointus. Ce qui subsiste de l'antique *Brixia* — notre forêt de Seillon — fait déferler jusqu'aux abords de Bourg la houle de ses lourdes frondaisons. Plus loin, des vallons se creusent, qui se développent sans heurts et s'étalent largement. De grands espaces agraires, herbages et labours, ondulent à l'infini. Au nord comme au sud, les derniers plans s'estompent dans les brumes opalines d'un horizon très bas.

Presque plus de terrains incultes. Seules, d'étroites landes rousses ou violettes luttent contre l'envahissement

Vallon de Rochetaillée

Rue des Rondes à Pérouges

longues fermes basses. Les toits en sont si près du sol qu'ils semblent eux-mêmes un jaillissement de la glèbe. Moissons faites, aux poutrelles de l'auvent, pendent, en grappes d'or, les épis du maïs ; le froment sèche en tas dans les greniers ouverts ; le foin parfume la grange pleine jusqu'aux solives. D'innombrables volailles s'échappent, en piaillant, des basses-cours. Vis-à-vis de l'étable, les fumiers bien nattés, et, dans le pré voisin, les meules rondes des « paillis » annoncent la prospérité de la ferme.

Ces fermes, dont quelques-unes portent encore la tiare des « cheminées sarrasines », ont un centre : le bourg. Il groupe ses maisons de pisé, crépies à la chaux, coiffées de tuiles de la forêt ou marquent l'emplacement d'un ancien marécage. Dans les dépressions, l'herbe partout scintille, car une eau secrète chemine à fleur du sol. Au bord de courtes et paresseuses rivières, des lignes de peupliers frissonnants, de bouleaux aux troncs argentés, de saules surtout, de saules que le chantre de la Bresse, Gabriel Vicaire, nous montre :

Trapus, noueux, courbant leurs solides épaules,
Comme de vieux lurons que l'âge fait trembler.

Sur toutes les bosses de ce sol marneux qu'engraisse une précieuse couche d'humus, au-dessus des « charrières », chemins creux où jamais ne s'efface complètement l'empreinte du pied des bœufs, à portée des emblavures où germe le grain et des « verchères » où paissent des vaches blanches, la Bresse étale avec un naïf orgueil ses

Porte du vieux Pérouges

Coin de la place de Pérouges

Paysage de la Dombes. Le Marais des Échets

rouges, autour d'une église rarement ancienne. Toutefois, celle de Saint-André de Bagé, qui dresse au-dessus d'un cimetière sa merveilleuse flèche de pierre, dorée par mille soleils, est romane, ainsi que quelques autres.

Quant aux villes, petites ou grandes, ce sont des marchés agricoles : Montrevel, par exemple, et Bagé-le-Châtel, dont les seigneurs firent grande figure; Coligny, dont le nom évoque le tragique souvenir de l'amiral; Pont-de-Vaux, patrie du général Joubert et du peintre Chintreuil; Bourg, enfin, si

Portail de l'Église de Saint-Paul de Varax

justement fier de sa collégiale Notre-Dame et plus encore de la somptueuse église de Brou, ce monument unique de la pensée d'une femme.

Cour du Château de Bouligneux-en-Dombes

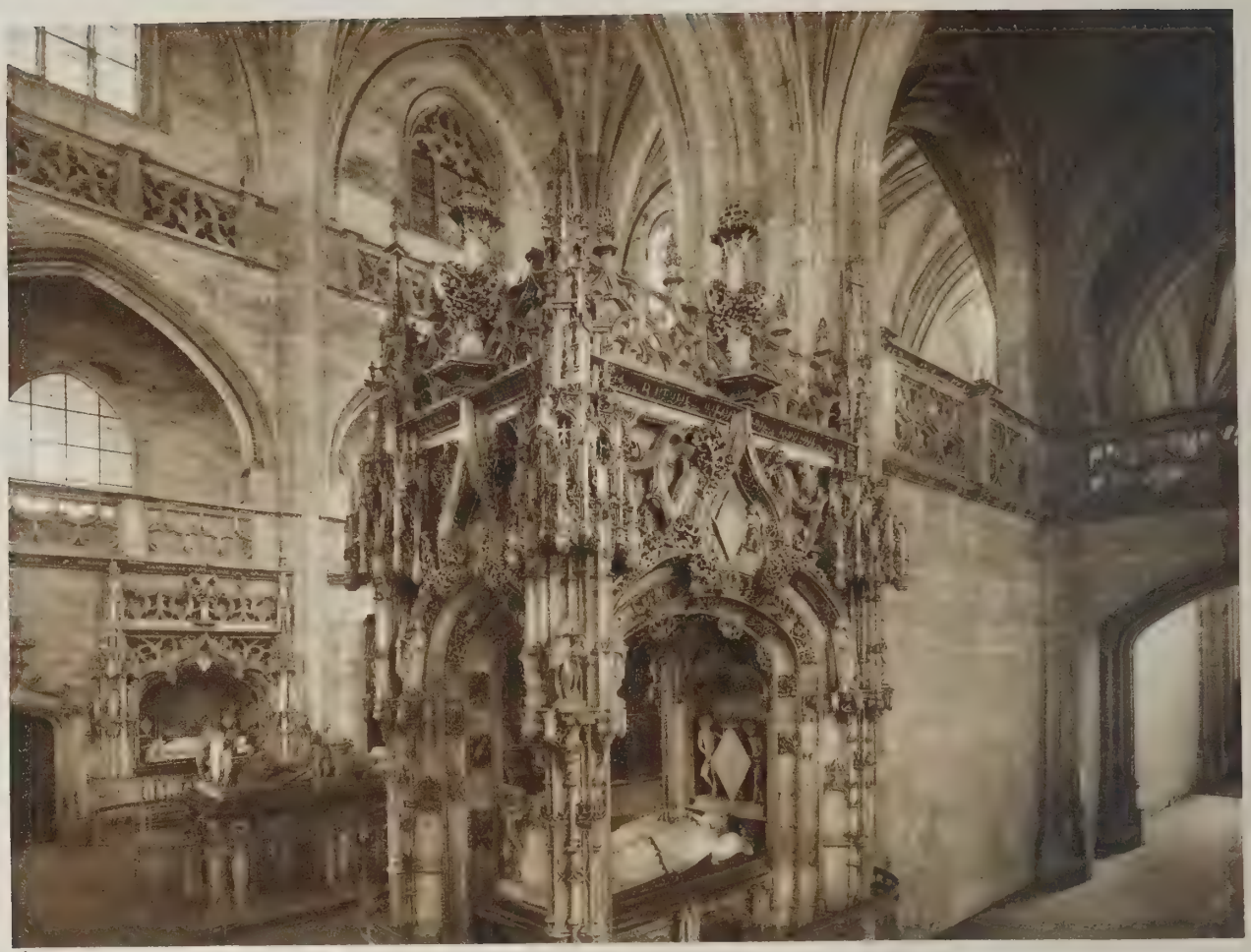
A l'exception de la « manche du pays de Gex », toute la partie orientale du département de l'Ain constitue le Bugey et ses dépendances : l'ancien marquisat de Valromey, qui appartint à Honoré d'Urfé, et le plateau de la Michaille, incliné vers l'industrieuse Bellegarde. Voici le pays des « boyaux rouges » vivifiés par le vin, où l'on méprise un tantinet les « ventres jaunes », les Bressans, friands, dans le passé, de galettes de maïs, et les « faces blêmes », les Dombistes, mangeurs de grenouilles.

Portail de l'Église de Brou

Vous venez de l'est, laissant derrière vous le liséré vert de l'Ain, vous vous dirigez vers les ruines de Thol, vers l'abbaye d'Ambronay, ou encore vers le « bon pays d'Ambérieu ». Tout à coup, le paysage se transforme. Voici les rides parallèles de hautes montagnes boisées. Vous êtes en Bugey !

Mais il importe de distinguer le Bugey blanc et le Bugey noir.

Le premier offre des vallons découverts et lumineux, de riantes prairies, des champs fertiles, des vergers dont les arbres plient sous le poids des fruits. Dans



Église de Brou

la plaine étroite qui borde le Rhône, les feuilles du tabac se lustrent au soleil. Presque partout, des noyers inclinent leurs branches au long des routes. Des troupeaux de dindons gloussent dans les cours des fermes où rôde une odeur de pressoir. Tandis que les bestiaux pâturent dans les anciens marais, semés de môles étranges, vers Rochefort et Lavours; tandis que, dans les bois, la truffe s'élabore au pied des chênes, le raisin mûrit sur les coteaux de Seyssel et de Virieu. Ici, la vie est facile et large. Nous sommes à Belley, l'aimable patrie de Brillat-Savarin, avec Bourg-en-Bresse, une des capitales du pays du « bien-vivre ».

Eglise romane de Saint-André de Bagé

Notre-Dame de Bourg

Plus pauvre, le Bugey noir a une physionomie plus austère. Les crêtes jurassiques y dressent, haut sur les entailles des vallées, leurs balmes forées par les eaux souterraines. Au bas de ces falaises, que l'érosion a sculptées, puis revêtues d'une incomparable patine de pourpre et d'or, prunelliers, alisiers, buis et genévriers escaladent de formidables butoirs de terre violacée et de cailloux jaunes. Le Bugey noir est le domaine des forêts de conifères, ces « joux » aux colonnades infinies, pleines de poésie et de mystère. On ne s'étonne aucunement de découvrir en ces vertes solitudes les restes d'anciennes chartreuses.

Ruines de Thol, près de Neuville-sur-Ain

Le Val d'Amby à Optevoz

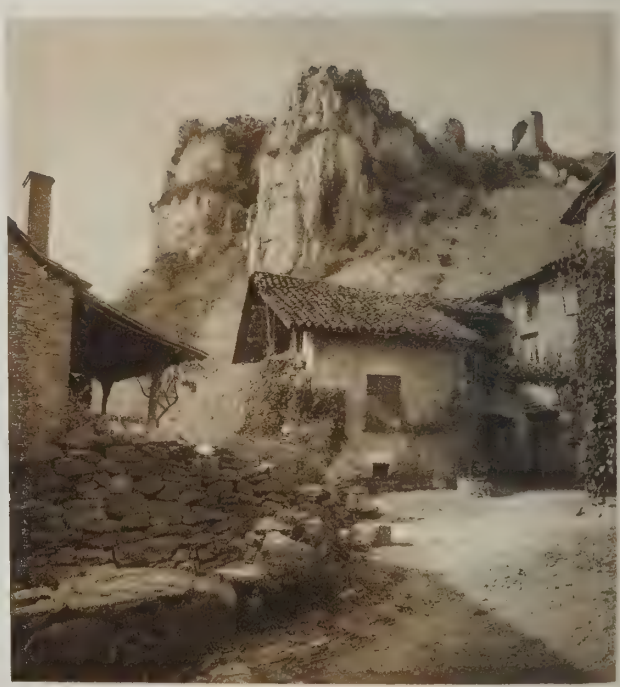
Il est peu de régions en France qui soient tout ensemble moins connues et plus dignes de l'être que celle en marge de laquelle le Rhône se précipite comme un furieux. Le cagnon du fleuve, de Bellegarde à Seyssel, offre une série de paysages grandioses. Et que dire, de la vallée de l'Ain, des lacs de Sylans et de Nantua, coupes d'émeraudes enchâssées dans un merveilleux écrin de rocs et de sapinières ?

Face au Jura, se dresse, entre la vallée de la Loire et le couloir du Rhône et de la Saône, un rempart de montagnes rondes, trapues, largement modelées, coupées de brèches obliques. Le Pilat, les monts du Lyonnais, de Tarare et du Beaujolais forment le glacis oriental du massif intérieur de la France, et même le groupe des montagnes du Mâconnais.

Au sud de la voie ferrée de Roanne à Chalon, des hauteurs cristallines poussent jusqu'à la coupure de la Brévenne leurs larges croupes et leurs flancs roux.

Le féodal Beaujeu, centre éponyme de la province, commande l'une d'entre elles. Au voisinage, un petit groupe industriel étend ses nombreuses filatures et ses tissages de coton jusqu'au cœur de la plaine forézienne. Velours, satin, mousseline, dédiés à nos élégantes ; pagnes multicolores réservés aux beautés souda-

Entree des grottes de la Balme



Saint-Sorlin

Cour de l'Hôtel de ville de Crémieu (ancien Cloître des Augustins)

La Chartreuse de Portes

naises, autant de créations d'une industrie qui paraît plus charmante en un pays d'aspect sévère, mais qui est aussi riche que le grave Mâconnais en monuments de l'art médiéval.

Au surplus, quand ce vocable : Beaujolais, vient à sonner à des oreilles lyonnaises, il leur semble percevoir, comme dans un joyeux bruit de gobelets, les noms de Brouilly, de Juliénas, de Fleurie, de Morgon.

Subtil chimiste, Septembre extrait les rubis d'un vin léger, plein de finesse, d'un goût de terroir délicieux. Plus bas que le vignoble de Saint-Julien, en marge de la Saône, dont elles redoutent les crues intempestives, bourgades et villes s'échelonnent depuis Tournus jusqu'à Villefranche. « De Villefranche à Anse, la meilleure lieue de France ! » disaient nos ancêtres.

Les deux rives de la Saône, le Franc-Mâconnais, comme la région du

Ferme à Lavours

Église de Serrières, près de Seyssel

Le Rhône à Seyssel

Mont-d'Or, avec leurs riviérettes et leurs ravines, leurs villas et leurs châteaux, font partie de la banlieue de Lyon. A l'ouest de la grande ville, de charmantes villettes se blottissent au creux de frais vallons ou bien, comme Yzeron, respirent à l'aise au bord des terrasses qui s'élèvent vers les cimes des monts du Lyonnais. Tout naturellement, cette province, de longtemps accoutumée au travail local et domestique, participe à l'activité de la ruche lyonnaise. Elle touche, par Saint-Symphorien-sur-Coise et Mornant, aux terrains houillers qui affleurent à la surface du sol; là, le Furens coule vers la Loire et l'Océan; le Gier vers le Rhône et la Méditerranée. Cette dépression abrite un des groupes les plus actifs de France. De Givors à Saint-Étienne, qui a grandi avec la rapidité d'une cité-champignon, s'étend une rue bruyante et noire de hauts fourneaux, de forges d'usines et de manufactures. C'est ici que, dès 1830, le doyen des chemins de fer français courut sur le rail, entre les monts du Lyonnais et le Pilat.

Perte du Rhône à Bellegarde

Le Pilat ! ce nom nous avertit que nous touchons presque à la traînée volcanique du Vivarais. Le vieux colosse a la tête toute bossuée par les énormes entassements granitiques des « chirats » et c'est à grand'peine qu'il retient sur ses

Le lac de Nantua

côtes les pans déchirés de son manteau de forêts. Les ingénieurs de l'empereur Hadrien captèrent autrefois les eaux pures de ce « pilier des tempêtes » et les lancèrent vers Lyon, sur un aqueduc de soixante-quinze kilomètres.

Nombre d'arcades de cet aqueduc se dé-
roulent encore, enchaînées ou solitaires, à
travers nos campagnes, pauvres grands corps
errants, voyageurs éternels qui n'atteindront jamais Lug-
dunum !

Ancienne porte à Belley

PL. IV.

LA MEIJE

Village de Molières, près de Die

LES ALPES FRANÇAISES

Les Alpes ! Mots mystérieux dont s'enchanta mon enfance tournonnaise... Quand je sortais du lycée, après les classes du soir, je rentrais rarement à la maison sans aller flâner au bord du Rhône, sur la digue d'où l'on peut suivre son cours jusqu'au tournant après lequel il s'élance, en droite ligne, vers la Provence et la Méditerranée. Les eaux étincelaient sous l'oblique soleil. Très loin, à l'horizon, une chaîne bleuâtre, souvent sertie de blanc, se dessinait sur le ciel embrasé...C'étaient les Alpes ! Ma jeune imagination les désirait plus encore peut-être que la mer, vers laquelle pourtant m'entraînait le fleuve lumineux, murmurant son éternelle invitation au voyage. Derrière les sommets que je voyais, s'élevaient d'autres cimes; mais, par-delà celles-ci, il y avait l'Italie, la plaine du Pô célébrée par Virgile, toute la terre latine dont rêvaient déjà mes fièvres d'écolier...

Ces montagnes ne m'étaient point entièrement inconnues, puisque les jours bénis de mes vacances s'écoulaient dans le Diois, au pied du Glandaz dont les falaises à pic se dressent au-dessus de mon Seillon, à plus de deux mille mètres. Tout jeune, je parcourus cette belle vallée de la Drôme, qui sépare, en quelque

Route de Glandage.

Gorges des Gas, près de Châtillon-en-Diois

Les Grands-Goulets.

Glandage, sur la route de Lus-la-Croix-Haute

Le château de Vizille

Le Plan du Lac, route de Saint-Christophe

Champhorent, sur la route de la Bérarde

La Grave et la Meije

La Bérarde (1.788 m.)

sorte, le Dauphiné de la Provence. Molières, les Gas, Glandage, dont on peut voir en ce fascicule de magnifiques photographies, me sont familiers depuis l'enfance. Je ne tardai pas, du reste, à visiter d'autres montagnes, quand j'allai, à Grenoble, passer mes baccalauréats; je visitai le Vercors, la Chartreuse, l'Oisans. M'étant ainsi peu à peu familiarisé avec les Alpes, je n'ai pas eu cette frénétique exaltation qui secoua le jeune Ruskin, lorsqu'il les aperçut pour la première fois, du haut de la terrasse de Schafthouse, découverte qui le bouleversa si fort qu'il ne pouvait en parler, cinquante ans après, sans avoir encore des tremblements dans la voix.

Les Terrasses, au-dessus de La Grave

Mais, à défaut de cette révélation subite, le besoin des montagnes m'est resté dans le sang. Comme Stendhal, dont je suis presque compatriote, je trouve qu'un paysage, sans elles, n'est pas complet, et bien souvent, moi aussi, j'ai regretté de ne point en apercevoir aux horizons de l'Ile-de-

Village du Chazelet et la Meije

France. « Par malheur, écrivait Beyle, il n'y a pas de hautes montagnes auprès de Paris : si le ciel eût donné à ce pays un lac et une montagne passables, la littérature française serait bien autrement pittoresque. »

Inutile, d'ailleurs, de faire du véritable alpinisme pour aimer les Alpes. Rien n'est plus enivrant qu'une ascension, même modeste. A mesure que l'on s'élève, il semble que tout l'être s'épanouisse, qu'un afflux de sève gonfle les muscles et active le cours du sang. Chaque sensation devient jouissance, se transforme en joie physique, et l'on savoure le bonheur de vivre avec une telle plénitude que l'on croit parfois défaillir. Lèvres et poumons aspirent avec délices un air irrespiré, tout chargé de senteurs résineuses, plus grisant que des gorgées d'élixir. La pensée erre et bondit dans l'espace, libre et sans entrave, se pose au hasard sur les choses ; on finit par oublier sa personnalité et l'on sent en soi la vie universelle. On

Villar-d'Arène

Le col du Lautaret

Briançon

Le col d'Izoard

Vallée de la Guisane, près Le Monêtier

perçoit tous les souffles, tous les bruissements, tous les chuchotements des milliers de voix dont est tramé le silence de la nature. On frémit pour une feuille

Saint-Martin de Queyrières

Église de Queyrières

Château-Queyras

qui tombe, un oiseau qui passe, un bourdonnement d'insecte, une odeur plus pénétrante. Enivrement merveilleux qui tient presque du délire... Tu les a connues, ô Jean-Jacques, ces ivresses d'un cœur ardent qui s'exalte sur les sommets, loin des hommes, ivresses si intenses qu'elles font vibrer nos fibres les plus secrètes et nous révèlent, mieux que les livres des philosophes, tout l'infini qui est en nous...

***

Mont Dauphin

Il est regrettable que nous n'ayons pas, en France, pour contempler les Alpes, un belvédère comme celui de Turin, par exemple, où, du haut de la Superga, au centre même de l'immense demi-cercle qu'elles décrivent, on découvre toutes les Alpes italiennes étalées en éventail autour de la plaine du Pô. Mais la chaîne française ne se déploie point en

Col d'Izoard. La Casse Déserte

arc; elle va en droite ligne, du nord au sud, du lac de Genève à la Méditerranée. Les vues qu'on a sur elle, du mont Pilat, de certaines hauteurs de l'Ardèche ou du Ventoux, si belles qu'elles soient, sont forcément incomplètes et déformées par la perspective ; elles ne permettent pas d'embrasser nos Alpes dans leur ensemble.

Cervières, près de Briançon

Ceux qui ne les aiment et, surtout, ne les connaissent pas, n'y voient qu'un immense plan incliné, assez monotone, montant du Rhône jusqu'aux cimes qui séparent la France de l'Italie. Quelle variété pourtant dans ces montagnes! Entre le fleuve et la ligne de crêtes qui joint le Mont Blanc au Viso, des vergers rhodaniens aux neiges éternelles, quelle succession de spectacles superbes et divers ! D'abord la plaine, riche en fruits et en primeurs, bordée

Valloire. Route du Galibier

Maurienne. Village d'Hermillon

Flumet

de coteaux plantés de vignes, de mûriers, de noyers et, vers le sud, des premiers oliviers; puis une zone de hauts plateaux et de montagnes boisées dont les plus belles constituent les Préalpes de la Chartreuse et du Vercors. Enfin, par-delà les larges dépressions où miroitent le lac d'Annecy, le Bourget, l'Isère et le Drac, s'étagent les énormes massifs qui constituent les Alpes de la Savoie et du Dauphiné. Celles de la Savoie vont mourir, au nord, en pente douce, aux bords

Château de Conflans

Porte à Conflans-sur-Albertville

La Giétaz et la chaîne des Aravis

de ce magnifique lac de Genève, dont la France est fière de posséder les rivages fleuris d'Évian et de Thonon. Celles du Dauphiné se continuent, au sud, par les Alpes provençales qui finissent, assez brusquement, aux rives de la mer latine.

***

Dans ces massifs savoyards et dauphinois, les rivières ont creusé de profondes vallées qui

Aiguilles de Warens-sur-Sallanches

Église de Saint-Gervais-les-Bains

facilitent l'approche des sommets d'où elles descendent.

L'Arve, dont les eaux rejoignent le Rhône près de Genève, mène, par Bonneville, Cluses, Sallanches et Saint-Gervais, jusqu'au pied du Mont Blanc qui, pendant des siècles, fut l'un des effrois de l'homme ; bientôt, un funiculaire permettra d'en atteindre presque la cime, sans fatigue et sans danger.

Chalets d'Ayer et les Fiz. Route du col d'Anterne

Le Brévent

Des milliers et des milliers de touristes visitent, chaque année, cette vallée de Chamonix, trop connue et trop universellement admirée pour que j'aie à rappeler ses grandioses beautés. En montant sur le Brévent, ou même seulement à la Flégère, on peut contempler toute la chaîne incomparable, la Mer de Glace, les glaciers du Géant, des Bossons et d'Argentières, que dominent, dressées autour du Mont Blanc, les aiguilles du Grépon, du Goûter, du Midi, des Charmoz, du Dru, du Chardonnet, et vingt autres cimes célèbres. Mais une plus belle ascension est celle du Buet, dont le dôme isolé, s'élevant à plus de trois mille mètres, forme un merveilleux

PL. V.

SAINT-CHRISTOPHE

(VALLÉE DE LA BÉRARDE)

Chamonix. Mont Blanc

Le Glacier de Leschaux et les Grandes Jorasses

belvédère. Je me souviens encore d'une matinée de juillet où l'air, après un orage, était d'une pureté absolue.

Devant moi, toute la chaîne du Mont Blanc; à ma gauche, les montagnes du Valais et les Alpes bernoises; à droite, le moutonnement des hauteurs qui vont, en dégradé, jusqu'au lac de Genève, avec, au premier plan, le col d'Anterne, les cimes du Fer-à-Cheval, les belles vallées de Sixt, de Samoëns et du Foron.

La Cabane du Couvercle

Toute cette région de Chamonix est chère aux alpinistes qui peuvent s'y livrer aux plus périlleux exploits.

Aiguille Verte vue du sommet du Buet

Par goût, je m'attarde plus volontiers aux régions modérées de cette Savoie si riche en paysages romanesques.

Par Mégève, Flumet, le col des Aravis et Thônes, j'aime gagner Annecy et son lac, où rôdent tant d'ombres illustres et passionnées que se plut à évoquer la poétesse du *Cœur innombrable :*

Annecy, délicate, aimable, humble Venise,
Maisons et quais bâtis sur des canaux étroits,
Ville où Jean-Jacque a vu pour la première fois
Madame de Warens qui sortait de l'église...

Ce sont, en effet, les souvenirs de Jean-Jacques Rousseau que nous retrouvons un peu partout dans cette Savoie où il vécut tant d'années ; mais, en aucun autre lieu, nous ne nous sentons plus près de lui qu'à Chambéry, où nul lettré,

Le lac Cornu. Chaîne des Aiguilles Rouges

Le Grand Dru vu du Montenvers

Grand Charmoz et Aiguilles de Blaitière

Aiguille du Chardonnet et Glacier d'Argentière

La chaîne des Fiz

nul artiste, nul être sensible ne passe sans aller faire un pieux pèlerinage aux Charmettes, qui abritèrent quelques-unes des meilleures et des plus calmes heures de son existence tourmentée. C'est une petite maison champêtre, bâtie à flanc de coteau, où l'on accède par un chemin creux enfoui dans la verdure. Une glycine et un jasmin de Virginie ombragent sa pauvre façade, encadrant les fenêtres où les amants venaient s'accouder pour contempler le joli paysage de Chambéry et de la campagne savoisienne. Comment ne pas s'émouvoir à penser qu'ici le jeune adolescent, dont les écrits

La Chartreuse du Reposoir

Le gros tilleul de Magland

Samoëns et le Criou

allaient bouleverser l'Europe, découvrit, en même temps que l'amour, les beautés de la nature, et, en particulier celles des Alpes, dont il devait être le premier à enseigner aux hommes les charmes et les vertus ?

La Roche-sur-Foron

Si Rousseau nous poursuit dans les rues d'Annecy et de Chambéry, sur les bords du Bourget, autour d'Aix-les-Bains, c'est Lamartine et les strophes du *Lac* qui ne cessent de nous hanter. Peu de sites sont plus romantiques que celui de l'abbaye d'Hautecombe.

L'Isère, par Albertville, Moutiers et Bourg-Saint-Maurice, ouvre la Tarentaise, tandis que l'un de

Les Pellus et le Tanneverge près de Sixt

ses affluents, l'Arc, conduit en Maurienne. Rien de plus dissemblable que ces deux régions situées de chaque côté du massif de la Vanoise. La verte Tarentaise est tout sourire à côté de la rude Maurienne. Jamais l'Italie ne paraît aussi séduisante qu'au voyageur qui la découvre après avoir gravi les lacets de la route du Cenis.

Je ne connais pas de rivière plus laide que l'Isère, avec ses eaux perpétuellement boueuses et grises — sauf pendant quelques semaines d'hiver — qui évoquent bien la « décoction d'ardoise » dont parlait le président de Brosses; mais son cours est infiniment pittoresque et varié.

Abbaye de Saint-Jean-d'Aulph

Pointe d'Yvoire sur le lac Léman

Quand elle quitte la Savoie, avant d'aller se jeter dans le Rhône, entre Tournon et Valence, elle arrose la fertile plaine du Grésivaudan, que Louis XII appelait déjà « le plus beau jardin du beau pays de France ». Entre les montagnes de la Chartreuse et la chaîne de Belledonne, vergers et prairies se succèdent sans interruption jusqu'à Grenoble, perle des Alpes françaises, dont la renommée ne cesse de grandir.

Moins riche en souvenirs littéraires que ses voisines de Savoie, la capitale dauphinoise s'enorgueillit cependant d'avoir donné le jour à Stendhal :

Un soir d'argent, si beau, si noble,
Enveloppe et berce Grenoble ;
Tout l'espace est sentimental,
Voici la ville de Stendhal...

Je sais bien que celui-ci n'aima guère les Grenoblois, un peu trop positifs, manquant de poésie et de fantaisie. Si l'espace est

Rue à Yvoire

Thonon

sentimental, au dire de Mme de Noailles, l'âme des habitants ne l'est guère. Ce furent surtout des guerriers et des savants qui sortirent du Dauphiné. Bayard me paraît le plus parfait symbole de cette province où, suivant le mot de Michelet, « c'est, de père en fils, un invariable usage que de se faire tuer pour le pays ».

Grenoble est un délicieux centre d'excursions pour visiter la jolie station balnéaire d'Uriage, les ponts de Claix et le château de Vizille, ainsi que les deux massifs du Vercors et de la Chartreuse qui sont presque à ses portes.

Château de Buffavent, près de Thonon

Certes, ce n'est plus de la haute montagne, mais il est peu de régions alpestres, aussi commodes d'accès, qui soient à la fois si riantes et si grandioses. La route de Combe-Laval et les Grands-Goulets, notamment, sont, à juste titre, célèbres. Quant aux

Bords de l'Isère à Grenoble

routes qui descendent du Vercors — soit sur l'Isère, par Pont-en-Royans, vers Saint-Marcellin et l'abbaye de Saint-Antoine; soit sur le Rhône, vers Valence, par Léoncel et le col de la Vacherie; soit sur la vallée de la Drôme, par le merveilleux col de Rousset — elles sont toutes infiniment pittoresques.

***

Le Drac, qui se jette dans l'Isère à la sortie de Grenoble, et son affluent, la Romanche, sont les principales voies de pénétration des Alpes dauphinoises. Entre leurs deux couloirs, balayés par les vents, s'étendent les rudes plateaux de la Matheysine qu'égaient seulement les

Palais de Justice de Grenoble

Mont Margeriaz et les Déserts, près de Chambéry

petits lacs de Laffrey, témoins d'un des épisodes les plus émouvants de l'histoire de Napoléon.

La Romanche et son affluent, le Vénéon, qui descend de la Bérarde, sont le type des torrents alpestres producteurs de houille blanche et animateurs d'usines.

Château de Chambéry

Ils traversent, rageurs et bondissants, les terribles paysages de l'Oisans, où la montagne, dépouillée de toutes ses parures, se dresse dans sa splendeur nue. Presque plus de végétation; des rocs, des clapiers, des éboulis, des névés, des glaciers. Ensemble qui donne cette impression de

Cour d'honneur de la Grande Chartreuse

Château de l'Ile, à Annecy

Abbaye de Hautecombe (lac du Bourget)

Lac d'Annecy

Pont de Beauvoisin (Isère)

Abbaye Saint-Antoine, près de Saint-Marcellin

Lac du Bourget

vagues soudainement figées dont parle Byron, dans *Manfred :* « Océan sauvage, mer de glace qui scintille, lames soulevées par la tempête et que le froid aurait subitement congelées... » Pays rêvé pour les véritables alpinistes, qui n'ont de cesse qu'ils n'aient gravi les plus rudes cimes de la Barre des Écrins, du Pelvoux et de la Meije, dont le doigt dressé vers le ciel est aussi attirant que le Cervin.

La Durance, qui se précipite du mont Genèvre vers les plaines provençales, marque, en quelque sorte, la limite de ces massifs dont je n'ai guère pu donner qu'une sèche énumération. Je souhaite qu'elle suffise pour convaincre mes compatriotes qu'il est inutile de sortir de France pour connaître les Alpes. Je n'en sais pas de plus grandioses et de plus variées que les nôtres. Moins bien aménagées que celles de Suisse ou du Tyrol, elles se présentent sans apprêt et sans fard, couronne de ce *Visage de la France*, qui est, pour nous, le plus beau de tous, puisqu'il est celui de la Patrie.

Gabriel Faure

PL. VI.

CALVAIRE DE LA-PIERRE-QUI-VIRE

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

La Clayette (Saône-et-Loire)

LA BOURGOGNE

Il n'est pas d'évocation littéraire plus douce à mon cœur. La Bourgogne est ma petite Patrie. Je suis né au pied des coteaux du vignoble Mâconnais, sur les bords de la Saône qui, entre les files de ses peupliers frissonnants, coule avec une majestueuse lenteur dans la calme lumière d'un ciel très fin.

D'une fenêtre de la maison paternelle, mes yeux de tout petit enfant — qui ne pouvait encore comprendre la grandeur d'un tel spectacle — ont vu passer les funérailles de Lamartine, ramené de Paris pour dormir son dernier sommeil dans la terre natale, dont ses chants ont à jamais rendu célèbres la grâce et la beauté féconde.

Les joyeux pèlerinages de Milly, Montceau et Saint-Point, à travers les vignes et les bois, furent les plaisirs de mon jeune âge.

C'est donc une part charmante de mon enfance et de ma jeunesse que je revis en écrivant ces pages. A la minute même où je fais un effort pour mettre un peu d'ordre dans mes pensées, mes impressions, mes souvenirs, qui, aussitôt, affluent et bourdonnent dans ma mémoire, voici que, en même temps, l'ample cadence et l'image audacieuse d'une période de Bossuet grondent dans mon esprit, qu'une

Montagnes du Charolais

Abbaye de Cluny

Vignobles du Charolais

Paray-le-Monial. La basilique de Notre-Dame

Chalon-sur-Saône. Le pont Saint-Laurent

délicate phrase musicale de Rameau m'étreint le cœur. Je me récite à moi-même le poème de *La Vigne et la Maison*. Je m'arrête un instant d'écrire parce que je revois comme jaillissant des pierres de l'Arc de triomphe, le *Départ des Volontaires*, du bourguignon Rude, électrisés par l'hymne qu'inventa le jurassien Rouget de Lisle, presque à la lisière du département de Saône-et-Loire, au seuil même de la Bourgogne.

Loubans. La rue des Arcades

Autun

Château de la Rochepot

Il me faut encore vaincre une paresse enchantée parce que j'aperçois soudain l'adorable vénusté d'une vierge de Greuze ou quelque vivant portrait de Prud'hon au charme alangui; puis, c'est une malicieuse épigramme de Piron.

Plus loin encore dans le passé, j'entends la grande voix de saint Bernard qui prêche la croisade sous les sombres voûtes de Vézelay heureusement toujours debout !

Allons ! Un peu plus de maîtrise de moi-même en face de ces trésors qui, tous ensemble, se mettent à resplendir dans ma mémoire éblouie ! Je me hâte de les classer et

Nolay. La place de l'Église

Autun. La Porte Saint-André

Fontaine Saint-Lazare

de les inscrire au petit bonheur. Et ce travail m'apaise. Mais voilà qu'une autre griserie commence. Celle qui naît des pressoirs et des cuves. Comment s'en défendre? Notre-Dame de Dijon, l'Hospice de Beaune, le vieux

Autun. Les ruines du Temple de Janus

Autun. La Porte d'Arroux

Beaune. La cour de l'Hôtel-Dieu

Saint-Vincent de Mâcon, dressent le noir et le gris de leurs pierres vénérables parmi les chants des vendangeurs, le tintamarre des tonneaux et des foudres

Beaune. L'église Notre-Dame

Dijon. La place des Cordeliers

qu'on cercle, dans l'atmosphère embaumée des jeunes vins glorieux qui ruissellent.

***

Chef du VII^me^ corps d'armée, un fils de France, le duc d'Aumale, fit un

Dijon. L'église Saint-Michel

Dijon. L'église Saint-Bénigne

jour porter les armes à ses soldats passant devant le Clos-Vougeot. C'était pour lui une gloire de chez nous qu'il voulut honorer comme les autres gloires françaises. Jamais maniement d'armes ne fut exécuté avec plus de bonne humeur et de conviction.

Les hommes de mon temps ne défilent plus,

Saint-Aubin (Côte-d'Or)

Sombernon (Côte-d'Or)

fusil à la bretelle, devant les vignobles illustres. Ce sont eux qui se succèdent, glorieux et enchanteurs, dans notre imagination éblouie.

Saluons-les au passage. Voici, dans la magnificence de leur pourpre, le Musigny, le Chambertin, le Clos-Vougeot, le Romanée-Conti, le Beaune, le Volney et, à leur rang de splendeur, le Mercurey, le Moulin-à-Vent. Puis, en leur transparente robe d'or, où il semble que le soleil continue à resplendir, voici le Montrachet, roi des vins blancs, le Meursault, un souverain lui aussi, et leur grand émule, le Pouilly qui, pour notre délectation, ruisselle dans

Saint-Marc de Vaux

Cour intérieure du château de Châteauneuf (Côte-d'Or)

Alise-Sainte-Reine

le Mâconnais, près de cette altière falaise, la Roche de Solutré, sur les pentes abruptes de laquelle on trouve sans cesse les vestiges les plus révélateurs de l'histoire et de la préhistoire. Du haut de cette dent arrogamment dressée sur le ciel, et dont le nom s'impose à la science, quel immense panorama sur les collines verdoyantes du vignoble Mâconnais, sur les courbes lumineuses de la nonchalante Saône largement étalée, sur les vastes prairies peuplées de bêtes aux robes chatoyantes, qui la bordent, sur les plaines bleutées de la grasse Bresse qui s'étend jusqu'au premier plateau du Jura, et, tout au bout de l'horizon, sur le Mont

Église de Flavigny

Ferme près de Flavigny

Blanc qui, dans l'atmosphère particulièrement limpide de certaines journées, domine l'espace de la féerique poésie de ses blancheurs irisées.

Cette symphonie des grands vins fastueux, aux aromes subtils et si divers — qui représentent tant de gai travail, et aussi tant de stoïque persévérance, qui rappellent et promettent tant de joies, mettent l'esprit en allégresse et nous donnent de la fierté — ne méritent-ils pas une place immédiatement après les œuvres du génie bourguignon, puisque leur parfum et leur vigueur ne sont pas sans avoir un rôle dans sa formation ?

Église de Bussières

Semur et le Pont Joly

Je veux maintenant me donner le plaisir d'évoquer, au hasard du souvenir, après les grandes figures historiques, les plus beaux paysages de cette région, les aspects significatifs et les vieilles cités où il semble que l'on entende la voix du passé.

Tout près de Semur-en-Auxois, dont les puissantes tours dominent si fièrement l'Armançon, la colline d'Alésia, riche en vestiges gallo-romains, rappelle le suprême effort de la liberté gauloise. Voici le château de Montbard où, manchettes de dentelles aux poignets, Buffon écrivit avec une si harmonieuse plénitude, avec tant de goût et un tel sens de l'ordre, ses

Une rue à Semur

Vallée de l'Armançon, près de Semur

considérations philosophiques sur la nature. Au passage, nous avons aperçu les vieilles pierres d'Auxerre, en amphithéâtre au-dessus de l'Yonne, dans les parages où le vin de Chablis se dore pour les fêtes du monde; la merveille gothique qu'est la cathédrale de Sens; puis, le célèbre Hospice de Beaune, inoubliable joyau avec le retable du primitif, à l'âme ingénue de poète et de croyant, qui en est la parure.

Château de Bourbilly (Côte-d'Or)

En évoquant la grande figure de saint Bernard, j'ai déjà, par cela même, fait songer à la beauté romaine de Vézelay, sévère et fleurie. Mais voici, après les pittoresques montagnes qui le protègent, la capitale de

Château de Vandenesse-sur-Dragne

Avril-sur-Loire et le canal du Nivernais

toutes ces splendeurs, l'aristocratique et parlementaire Dijon, avec ses églises noblement émouvantes, ses portes, son beau jardin, ses vieux hôtels, le trésor si bien gardé et sans cesse accru de son Musée et, à sa porte, le fameux Puits de Moïse que sculpta Claude Sluter.

Partout, en Bourgogne, j'aperçois la lueur de charmantes rivières : la Seine, encore toute jeune et limpide, la grâce de l'Yonne, les menus filets de la Loire autour de ses blancs îlots de gravier, l'Arroux où se reflètent des monuments romains et des demeures seigneuriales, la Seille qui baigne mollement la grasse Bresse, enfin, la Saône,

Château de Verneuil (Nièvre)

large, mélancolique, dans les eaux paisibles de laquelle, entre des rives basses aux ajoncs roux, se mirent les hauts peupliers frissonnants de ses bords et un immense espace de ciel d'une douceur infinie.

Les passagers des yachts, comme naguère encore ceux du vapeur *Le Parisien* qui depuis quatre-vingts ans au moins naviguait, en un jour, de Chalon à Lyon, saluent à Tournus la noble et farouche silhouette romaine de Saint-Philibert, église forteresse d'une saisissante beauté.

Un peu plus loin c'est, à Mâcon, l'imposant paraphe du pont cintré de

Château de Rosemont (Nièvre)

Nevers. La porte du Croux

Nevers. Le Palais ducal

Étang du Seu, près de Saint-Honoré-les-Bains

Saint-Germain-des-Champs (Yonne)

Saint-Laurent, avec ses hautes arches inégales, les tons d'eau-forte des tours du vieux Saint-Vincent et, à l'intérieur de la ville, sur la Place-aux-Herbes, les fenêtres sculptées de la fameuse *Maison de bois* que, jeunes voyageurs, les Goncourt décrivirent et d'après laquelle Jules, le plus

Ferme à Pont-de-Vaux

Avallon. Tour de l'Escbauguet

jeune des deux, brossa une fraîche aquarelle. Un demi-siècle plus tard, le célèbre maître impressionniste, Camille Pissarro, représenta en deux précieuses aquarelles, cette même Place-aux-Herbes, avec l'animation de ses maraîchères, et l'élégant pont de Saint-Laurent haut perché sur la Saône.

La descend-on pendant quelques kilomètres encore, on découvre, au-delà des prairies qu'elle fertilise, les jolis coteaux du vignoble Mâconnais auxquels, un peu plus bas, ceux du Beaujolais succèdent avec des noms de villages justement fameux.

Là s'arrête mon domaine. Délaissons les aromes de cette rive joyeuse pour découvrir dans la direction du Morvan, mais en pleine Bourgogne encore, Autun, la romaine, la conventuelle, l'aristocratique, serrée autour de sa cathédrale où rayonne le célèbre tableau d'Ingres, *Le Martyre de saint Symphorien*. De majestueux monuments romains, la porte d'Arroux, la porte de Saint-André — celle précisément où

Paysage du Morvan près de Château-Chinon

Cousin-le-Pont

fut supplicié saint Symphorien, et qu'Ingres a représentée — les débris d'un temple de Janus, les gradins d'un théâtre, rappellent qu'Autun, *soror et æmula Romæ,* fut une grande cité romaine.

Voici, à vol d'oiseau, les paysages et les vieilles pierres qui attirent le regard. Du haut du Mont Beuvray (la Bibracte antique), on pourrait presque voir tourbillonner les noires fumées du Creusot. Je les ai distinctement aperçues de la terrasse du château de Montjeu, ce vaste et beau domaine de M. de Talleyrand, ancien évêque d'Autun, Ministre des Relations Extérieures et Vice-Grand Électeur de l'Empire, domaine qui appartient toujours à sa famille.

Chastellux, près d'Avallon

Mais, si en avion — et c'est presque un voyage en avion que je vous fais rapidement faire au-dessus

Pontaubert et le Cousin

de cet immense panorama — on peut découvrir les rivières, les bois, les vignes, les sommets et les cités historiques, c'est seulement par d'attentifs et tranquilles voyages en voiture que — pour votre enchantement, vous voudrez faire avec des arrêts fréquents, avec des rôderies dans les villes et les bourgs — l'on peut comprendre l'âme gaie, saine, affable, curieuse et combative de l'hospitalière Bourgogne, douce en ses mœurs, ferme en ses idées, joviale, libre et caustique en ses propos.

Basilique de Vézelay

Georges Lecomte

de l'Académie française

Arcy-sur-Cure

LE MORVAN

Église de Saint-Père-sous-Vézelay

CERTAINS auteurs ont prétendu, étourdiment, que le Morvan est un pays « insaisissable ». Ils se sont demandé où il commence, où il finit. L'un d'eux se trouvant dans les environs de Montsauche le cherchait encore. Un autre, le situa en Bourgogne. Si le Morvan est entré en Bourgogne, ce ne fut jamais que pour y boire du vin. Ce qui contribua même, dit-on, à rendre les Morvandiaux querelleurs.

Le Morvan, la « montagne noire » des Celtes, n'est pas un mythe. Il forme une région nettement délimitée, très distincte des régions voisines non seulement par sa nature géologique, mais par ses eaux, ses plantes, son

Quais de l'Yonne à Auxerre

climat. Il a son individualité, son caractère particulier. Voici la saisissante définition que donne du Morvan le célèbre pamphlétaire nivernais, Claude Tillier, qui l'aimait et le connaissait bien : « C'est, dit-il, un pays qui ne ressemble à aucun autre... Il est à la surface du royaume comme une île au milieu d'un océan, comme un clos entouré de murs sur le sol ras d'une vaste plaine. »

Le riche Auxois, lambeau de l'ancienne Bourgogne, et le Borzois prospère qui le bornent à l'est et à l'ouest, ont-ils raison de le considérer comme un mauvais pays? Si l'on se tourne vers ses *brandes*, ses pierres stériles, ses roches émoussées, ses eaux marécageuses couvrant à l'époque des pluies les maigres prairies de joncs limoneux — dans la région de Gien-sur-Cure, par exemple, — on comprend, en partie du moins, le vieux dicton : « En Morvan, ni bon vent, ni bonnes gens. »

Auxerre. L'église Saint-Pierre

De Bibracte, l'acropole des

Joigny

Eduens, sur la montagne légendaire du Beuvray, il ne reste plus la moindre trace aujourd'hui. Seule, la nature résista pendant des siècles et domina les ruines. Mais, depuis quatre cents ans, la main de l'homme s'abat sur ces majestueuses forêts que vénérait l'Ancêtre et leur exploitation est devenue la principale ressource du pays. Les plus beaux arbres sont convertis en « bûches perdues » qui, lancées dans le lit des rivières : l'Yonne, l'Houssière, la Cure, le Beuvron, descendent librement, en longs convois, jusqu'à Auxerre et Clamecy, d'où elles

Cravant près d'Auxerre

Maisons du XVI siècle à Joigny

Villeneuve-sur-Yonne. La tour Louis le Gros

sont dirigées sur des chalands, vers Paris. Malgré ces dévastations causées par les nécessités de la vie moderne, ce qui subsiste des vastes forêts domaniales forme encore un cadre suffisamment imposant aux paysages virgiliens, où quelque Tityre morvandiau gardant ses chèvres, prélude, pour sa robuste Amaryllis, des airs champêtres sur un chalumeau confectionné avec son couteau à manche de corne, retenu par une ficelle à sa ceinture.

Villeneuve-sur-Yonne. La porte de Joigny

Bien que les monts les plus élevés, comme le Felin, le Préneley, n'atteignent pas un kilomètre, les nuées, en passant, se déchirent à leurs cimes et l'eau de pluie descend sur les roches imperméables, se précipite en torrents, en cascades bouillonnantes dans les gorges et vallées, grossit l'Yonne, ses affluents : la Cure et le Serein, qui serpentent dans les prairies dont le large ruban vert se déroule autour du thalweg où s'engraissent des bœufs renommés.

Bords de l'Yonne

Dans les clairières, sous bois, sur les pentes adoucies et les mamelons découverts, autour des monuments mégalithiques : le dolmen de Frétoy, le menhir du Fou-de-Verdun, la pierre druidique du moulin Guyon, la Roche du Chien et la pierre de la Wire qui servait d'autel aux sacrifices gaulois et recouvre un trésor, d'après une légende, croît toute une flore montagnarde et sylvestre : la bruyère et l'anémone, la scille et la jacinthe bleue, l'orchis et l'osmonde royale, l'airelle myrtille et la grande digitale pourprée, si bien qu'au printemps, le fond grisâtre et rouge brique du sol qui contraste avec la blancheur des buttes calcaires de Bourgogne, prend des teintes de calcédoine, de jaspe, d'émeraude, de girasol, de toutes les gemmes que la terre morvandelle recèle dans ses flancs.

Cathédrale de Sens

Çà et là, somnolent des petites villes et des bourgs peu peuplés : Château-Chinon, sa capitale, ancienne

Crenay (Haute-Marne)

Crenay. L'abreuvoir

seigneurie de Charles le Téméraire, Quarré-les-Tombes dans l'Yonne et, non loin, sur la rive droite du Trinquelin, le monastère de la Pierre-qui-vire; La Roche-en-Breuil avec son château du XIV^me^ siècle, Lormes, Montsauche, Moulins-Engilbert, Saulieu dans la partie orientale du Morvan, fière en ses anciens remparts et des précieux chapiteaux qui décorent l'église collégiale de St-Andoche, Menessaire et son château du XVI^me^ siècle, Anoste et ses gisants ; les Comtes de Roussillon, Montreuillon et son viaduc d'une hauteur vertigineuse, Alligny, Arleuf, la Selle, Blisme, Larochemillay, que dominent les ruines de Thouleur et les thermes Saint-Honoré.

Un réservoir en Haute-Marne

D'humbles villages, des chaumières isolées se dissimulent dans les replis, abritant des cultivateurs, des carriers, des charbonniers, des sabotiers, des ouvriers flotteurs.

Le Morvandiau est un sang mêlé de Celte, de Latin et de Sarmate — race

Bourguignon-lès-Morey

Village de Molay (Haute-Marne)

âpre, solide, mais lente et têtue, d'esprit caustique, de caractère indépendant comme le grand ancêtre, l'Eduen, qui avait pour emblème un cheval en liberté.

Morvan, rude terre primitive, sol torturé sur lequel la nature a jeté le sévère manteau des forêts, ta mâle beauté se dévoile dans tes dômes chevelus, tes frais vallons, tes combes perdues, tes torrents, tes étangs bleus, tes rivières transparentes ; sur ton granit, croissent les fleurs les plus belles, et si tu demeures silencieux, mystérieux, c'est que tu regardes, extasié, sous l'apparence de l'Yonne serpentine, la jolie druidesse Icanna, passer, dans ses voiles argentés, au pied de tes montagnes !

Chaumont (Haute-Marne)

Hugues Lapaire

PL. VII

SAUT DU DOUBS

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

Borey (Haute-Saône). Le vieux château

LA FRANCHE-COMTÉ ET LE JURA

Aussi loin que je remonte dans mes souvenirs, impressions et joies de mon enfance, je me revois trottinant sur les routes de la Franche-Comté, et particulièrement du Jura, en voiture à travers ses bois et sur ses plateaux, assis au bord de ses rivières et de ses lacs, participant à la liesse de ses tardives vendanges dans la légère brume dorée de l'automne.

Depuis que je suis au monde, et jusqu'en ces tout derniers temps, il n'est pas d'année où je ne sois revenu dans cette région, lieu préféré pour mes vacances d'écolier et d'adolescent. Je n'ai qu'à me recueillir un instant pour en revoir, les yeux fermés, maints paysages charmants ou sévères.

De la côte de Montciel, du rocher de Montaigu, des bois de Piémont, du château de Montmorot, qui dominent de leurs lignes gracieuses et de leur vert harmonieux l'étroite cuvette — ouverte sur les infinies douceurs de la Bresse — au fond de laquelle se dresse Lons-le-Saunier, j'aperçois les tuiles brunes et dorées de ses hauts toits, les flèches de ses églises, avec ses grands vieux arbres

Voray (Haute-Saône)

de la Chevalerie, sa promenade, le vaste parc — si bien planté — de ses bains, l'entrée de ses spacieuses arcades où s'abritent tant de beaux magasins, sa grande place où, flanquant la statute de l'un de ses fils, le général Lecourbe, quatre lions de bronze déversent sans cesse sur la ville le bienfait des eaux de la montagne.

Esprels (Haute-Saône)

Assis sous quelque chêne, hêtre ou châtaignier d'une des collines surplombantes, j'entends le chant des cloches, le martèlement des heures à l'horloge du théâtre, dont la voix monte, si claire, le long des coteaux garnis de pampres, jusqu'à la lisière des bois qui les couronnent.

Que de fois, sur cette place Lecourbe, j'ai vu, aux premiers coups de huit heures, tournoyer la canne du tambour-major qui, sur les caisses sonores et dans les cuivres de sa "clique", faisait retentir les rythmes

Villersexel (Haute-Saône)

Pont sur l'Ognon, près Voray (Haute-Saône)

impérieux et mélancoliques de la retraite! C'était au cours des années qui suivirent la guerre de 1870. Et cette population patriotique, qui avait connu la longue offense d'une garnison prussienne après la défaite, prenait visiblement plaisir à réentendre, tous les soirs, les traditionnelles fanfares françaises.

Et voici le pittoresque grouillement de chaque jeudi, jour des marchés et des foires. De la gare, à chaque arrivée de train, des flots de voyageurs déferlent. Il en vient à pied et en voiture, par les routes de la montagne et de la Bresse.

Fidèles à d'ancestrales habitudes qui, sans doute, datent de l'occupation espagnole, les paysannes portent, sur un bourrelet coiffant leur tête, les récipients de lait et les denrées qu'elles viennent vendre.

Château de Buthiers (Haute-Saône)

Beaucoup de campagnards ont à l'épaule le "carnier" où, de boutique en boutique, ils enfouiront leurs achats.

Bientôt, chars et voitures stationnent, en longues

Le Rhône à Pont-Saint-Esprit

LA VALLÉE DU RHÔNE

Il faut avoir descendu le Rhône sur le pont du bateau à vapeur qui, deux fois par semaine pendant la belle saison, faisait, il y a quelques années encore, le service de Lyon à Avignon, pour bien connaître la célèbre vallée.

On ne peut voir pleinement que du fleuve même se dérouler le double panorama, souvent très différent d'une rive à l'autre, tantôt riant et tantôt sauvage, que coupe le courant et qui se reflète à la surface de l'onde d'un vert opaque. Car le Rhône, même aux jours les plus clairs, ne laisse pas surprendre le secret de ses fonds. Il va, il se hâte, parfois s'attarde en remous, comme il fait à Vienne, au-dessus des débris invisibles d'un pont romain, puis il reprend sa course puissante et régulière, détendue et comme apaisée au long des plaines bordées de saulaies, mais toute ramassée et prête au bond, pour enfoncer l'obstacle, dans un grondement de fureur rageuse, quand la resserrent les gorges étroites qu'il s'est jadis ouvertes à travers rocs.

Le Rhône à Tournon

La navigation sur le Rhône fut toujours malaisée, également dangereuse aux jours de crue ou par eaux basses. Aussi, les mariniers du Rhône furent-ils particulièrement honorés depuis les temps de l'antiquité romaine.

C'est aux bords du Rhône que j'ai grandi, dans cette vieille ville de Vienne, que le poète Martial avait appelée : *pulchra Vienna,* et qui fut, jadis, successivement, métropole des Allobroges, capitale de la Narbonnaise, siège des archevêques primats des Gaules. Un beau monument et de curieux vestiges rappellent, seuls, aujourd'hui, les temps de sa splendeur. Le Temple d'Auguste et de Livie, rival de la Maison Carrée de Nîmes, est, en France, l'un des seuls édifices religieux qui nous soient parvenus, debout, de l'antiquité. A quelque distance de la ville, survit également, montée sur quatre piliers, une pyramide en pierres rectangulaires. La tradition populaire y voulut voir longtemps le tombeau de Ponce-Pilate.

Rochemaure

Au moyen âge, Vienne garda de son importance. De nombreuses églises demeurent pour l'attester, notamment l'église abbatiale Saint-Pierre, l'une des plus vieilles

Château de Tournon-sur-Rhône

de France, qui abrite un musée lapidaire presque aussi riche que ceux de Lyon et d'Arles, et la cathédrale Saint-Maurice, dont une partie a été brûlée et qui, malheureusement construite en mollasse, peu à peu s'effrite et a dû être grattée.

Jadis cité de luxe et de plaisir qui, franchissant le Rhône, peuplait de villas romaines, entourées de jardins aux blanches statues, les plaines «soleilleuses» de la rive droite, puis ville forte hérissée de tours, surveillant le fleuve, rançonnant les bateaux, Vienne n'est plus aujourd'hui qu'une ville «drapière», d'ailleurs laborieuse et riche, mais aux rues noirâtres, défoncées par le charroi. Elle a surtout pour elle sa position merveilleuse, son septuple étagement sur ses collines, et sa campagne remontante bientôt formée de pentes parfois abruptes, pourtant rayées de vignes. Nulle part, peut-être, le soleil ne fait pousser de légumes plus délicats, ne mûrit et ne sucre

Ruines de Crussol, près de Valence

Charmes

mieux les grosses cerises d'un rouge brun, les abricots dorés, les prunes ambrées ou bleues, les pêches surtout, les belles pêches d'un rose et vert duveté, fondantes sous la dent, savoureuses et fraîches... Plaines et coteaux ne sont qu'un immense verger, qu'il faut avoir vu en fleurs, quand le printemps remonte du Midi. C'est un enchantement, un miracle rose et blanc, inoubliable.

Mais en n'importe quelle saison, même en hiver, toute cette campagne qui, à partir de Lyon, accompagne le fleuve de ville en ville, frappe déjà les yeux par la seule beauté de ses lignes. Des usines, de jour en jour plus nombreuses, obstruent et enfument souvent le paysage, à la sortie de Lyon, où, grossi de la Saône, le Rhône devient définitivement le grand fleuve qu'il sera jusqu'à ce qu'il s'ensable, avant d'aller se perdre dans la mer. Oullins et Givors sur la rive droite, Chasse, sur la rive gauche, dressent de hautes cheminées qui atteignent presque au sommet des coteaux. Vienne fume encore, mais plus discrètement, en retrait, car la plupart des usines sont construites sur la Gère, petit affluent

Saint-Agrève

Le Haut-Vivarais

On voit, là-bas, les coteaux de Châteauneuf où s'élabore le vin cher aux gourmets, qui fut autrefois le vin des papes... Le voyage touche à sa fin, le jour aussi. Des pourpres et des ors rutilent dans le ciel, comme pour annoncer la ville prestigieuse à laquelle Mistral adressa son inoubliable salut, cité en français par M. Gabriel Faure :

« C'est Avignon et le Palais des Papes ! Avignon sur sa roque géante ! Avignon, la sonneuse de joie qui, l'une après l'autre, élève les pointes de ses clochers tout semés de fleurons; Avignon, la filleule de Saint-Pierre, qui en a vu la barque à l'ancre dans son port et en porta les clefs à sa ceinture de créneaux; Avignon, la ville accorte, que le mistral trousse et décoiffe, et qui, pour avoir vu la gloire tant reluire, n'a gardé pour elle que l'insouciance ! »

André Arnoux

Vallée de l'Ardèche et chaussée volcanique à Thueyts

Rive-de-Gier

Au sommet de la colline de Fourvière, berceau historique de Lyon, une basilique neuve érige quatre grosses tours. Il faut monter sur la plate-forme de l'une d'elles, vers la fin d'un bel après-midi du printemps, ou, mieux encore, de l'automne, si l'on veut admirer la magnificence des horizons qui entourent la ville du décor le plus vaste et le plus somptueux.

Au levant, par-delà l'entassement énorme des maisons et le double fossé où la Saône et le Rhône coulent parallèlement avant de se confondre, s'étend la plaine dauphinoise. D'étranges terrasses y forment un premier plan, en avant des «balmes viennoises» et de «l'Ile de Crémieu». En portant nos regards plus haut et plus loin, nous découvrons le plus grandiose panorama : parmi les habituels bancs de nuages qu'empourpre le couchant, les Alpes suspendent la dentelle de leurs cimes

Vienne. Monument de l'Aiguille

Vienne. Temple d'Auguste

aériennes, dominées par le Mont Blanc, ruisselant d'or, sublime et solitaire comme un roi.

Tournons-nous légèrement vers la gauche : une buée flotte au-dessus d'une mince ligne boisée, la Dombes ; plus loin, bleuissent les chaînes superposées du Jura bugiste.

Nous sommes à présent face au nord : à moins de deux lieues de nous, la triple tête du Mont-d'Or, cerbère de calcaire et de grès, se penche sur les jolis méandres de la Saône, clapotant avec douceur sur les flancs de l'Ile-Barbe dont l'antique abbaye n'est plus qu'un grand souvenir.

Vienne. La Cathédrale

A l'ouest, les monts du Lyonnais dressent l'écran noir de leurs lourdes masses au-dessus des ondulations latines d'un amphithéâtre de coteaux. Au sud, enfin, c'est, au-delà des terrasses où l'antique Lugdunum étala l'orgueil de ses palais impériaux et de ses temples, de ses arènes et de son théâtre, l'admirable paysage du confluent et, derrière l'éperon verdoyant de la Mulatière semé de villas blanches, la fuite rapide du Rhône se hâtant d'emporter vers la mer la Saône, sa proie charmante. Bientôt le ravisseur disparaît dans les gorges profondes, auprès desquelles, presque au droit de Vienne, le bleu Pilat érige son fronton de temple colossal, dominant ce couloir flamboyant du Furens et du Gier où retentissent, nuit et jour, les forges des modernes cyclopes.

Comme l'a noté Vidal de la Blache, Lyon est une des grandes villes de France dont la topographie se ramasse le plus aisément en ses traits essentiels.

Lyon. Quais du Rhône

Lyon. La Croix-Rousse et la Saône

Mais quelle diversité dans ces traits eux-mêmes ! Raide talus de Fourvière et promontoire arrondi de la Croix-Rousse; défilé de la Saône, d'abord resserrée entre la Côtière de Dombes et le Mont-d'Or, puis contrainte à s'insinuer dans l'étroit passage où s'élèva, sur le roc escarpé, le château-fort de Pierre Scize; vaste plaine d'atterrissements en marge de laquelle le Rhône précipite le tumulte de ses ondes froides et limoneuses; au centre, enfin, de ce site original, la « presqu'île » peu à peu conquise sur le champ d'inondation des deux rivières, entre lesquelles elle s'allonge comme la proue d'un gigantesque navire.

Lyon. La Cathédrale Saint-Jean et la Manécanterie

Lyon est situé au point de contact de trois régions naturelles : l'avant-pays alpin dont fait partie la grande plaine de graviers où se projette la ville moderne;

Saint-Hippolyte (Doubs)

fondes. Seule, d'aspect très différent, la Haute Saône s'ouvre vers la Trouée de Belfort.

Nécessairement l'esprit des populations se ressent d'une telle structure.

Parcourue par de si nombreux passants qui, presque tous, avaient quelque chose à dire, à faire voir, à apprendre, la Bourgogne, respirant à l'aise, ne pouvait être qu'accueillante, aimable et curieuse.

Et ses vins contribuent à sa bonne humeur, volontiers sardonique, mais sans l'ombre de méchanceté.

Séparé du monde, peu visité, aux prises avec une nature assez âpre, le Franc-Comtois, non moins combatif, vit plus replié sur lui-même. Son existence est rude. Il est réfléchi, énergique,

Goumois (côté suisse). A la frontière

Au bord du Lac de Saint-Point

Fort de Joux

un peu taciturne. Si la Franche-Comté n'est pas une région de passage, les étrangers qui y pénétrèrent s'y sont installés. Deux cents ans, l'Espagne y resta. Elle y a laissé son empreinte un peu farouche.

Pas de contrée qui ait une capitale plus à sa ressemblance : Besançon, sévère, un peu refrognée. Mais quel grand air majestueux!... Vieille ville espagnole... Le siècle avait deux ans... Je revois cette noire forteresse d'où naquit le géant qui, dans la mémoire des hommes, immortalisa son nom rayonnant d'un si beau passé. Je revois la sombre massi-

Bassin supérieur du Doubs

Vallée de Morteau et les Fins (Doubs)

Le soir à Fuans

vité de ses portes, ses palais, ses quais, les circuits du Doubs au pied des monts boisés qui l'enserrent.

Avec sa fière mine, avec sa noblesse rude et un peu rébarbative, et aussi avec l'agrément sans fadeur de ses pittoresques abords, elle est bien digne d'être la capitale d'une région, certes, très diverse en ses principaux aspects, mais surtout vigoureuse et fermée, dont la grâce — assurément fréquente — est un correctif nécessaire à la sévérité réfléchie de sa solitude.

Ce beau coin de France réserve bien des surprises, des émotions et des enchantements aux touristes beaucoup trop nombreux qui n'ont pu se donner encore le plaisir de parcourir, à petites journées, une de nos provinces qui offrent le plus de caractère et d'agréments variés.

Allez la voir. C'est un visage moins connu que d'autres. Il n'a pas livré tout son secret, et sa grave poésie n'est pas encore banale. En interrogeant son beau passé on discerne son grand avenir. La houille blanche est en train d'y faire merveille. Sa vie va s'intensifier, sa richesse s'accroître sans le moindre sacrifice de beauté, de pittoresque et d'agrément.

Georges Lecomte

de l'Académie française

PL. VII B.

KAYSERSBERG

ANCIENNES DEMEURES AU BORD DE LA WEISS

Digitized by
the
University of Illinois

La maison natale de Jeanne d'Arc, à Domremy

VOSGES, ALSACE ET LORRAINE

PAR la vallée de la Doller, dont Massevaux est le centre principal, et que nous avons, à la grande joie des habitants, occupée pendant toute la guerre, et par la vallée de la Thur, à Wesserling, à Saint-Amarin et à Thann, gagnons la grande plaine d'Alsace épanouie et riante, et remontons-la jusqu'à Altkirch, pour la redescendre ensuite du sud au nord. Cette plaine est un don magnifique du Rhin. Elle est également baignée par l'Ill, qui recueille la Doller, la Thur, le Grénem, l'Andlau, la Bruche, et qui va rejoindre le Rhin, après avoir traversé Altkirch, Mulhouse, Colmar, Sélestat et Strasbourg. Uniformément horizontale, elle est d'une extraordinaire fertilité. Qui se lasserait de revoir ce beau pays, où croissent en abondance les céréales et le lin, le tabac et le houblon, la vigne blonde et les beaux fruits?

Épinal (Vosges)

Et c'est Mulhouse, puissante cité républicaine et industrielle, animée d'un admirable esprit d'entreprise et de générosité. Je ne puis personnellement oublier qu'au lendemain de l'armistice, elle m'a remis, pour ma commune sinistrée de Sampigny, une somptueuse libéralité.

Rejoignons Thann et son église Saint-Thiébaut, si souvent bombardée, et Cernay qui a, elle aussi, cruellement souffert; Wattwiller, qui est située au pied de l'Hartmannswillerkopf et dont le curé, me recevant, en 1919, dans sa cabane en planches, me disait : « Soyez le bienvenu dans le baraquement du bon Dieu. »

Une ferme près le Tholy (Vosges)

Passons par Soultz et Guebwiller dont les trois églises, égarées au milieu des usines,

Le lac de Gérardmer (Vosges)

attestent encore le passé monastique, et, de là, si vous le voulez, nous nous rendrons ensemble à Colmar, qui, avec ses vieilles rues et ses vieux pignons, a conservé son caractère spécifiquement alsacien. La Lauch clapote sous les ponts, la tour de Saint-Martin lève vers le ciel son curieux bonnet pointu, la statue du général Rapp se dresse sur le vaste Champ de Mars où un peuple enthousiaste était massé le 10 décembre 1918, pour recevoir les représentants du gouvernement de la République; Rouffach et le château d'Isembourg, résidence des rois mérovingiens, patrie du maréchal Lefebvre, car chacune de ces villes d'Alsace peut se flatter d'avoir enfanté un général de Napoléon; Munster, qui est située

Les Bas Rupts (Vosges)

Les Vosges à Oderen (H.-R.)

dans un site merveilleux, au débouché du col de la Schlucht; les bourgades voisines de Luttenbach, de Muhlbach, de Metzeral, encadrées des plus beaux paysages montagnards et forestiers.

Non loin d'elles, Turckheim, célèbre par un vin qu'on appelle Turckenblot ou sang de Tuse, évoque la victoire de Turenne sur les Impériaux et les Prussiens. Non moins renommés sont les vignobles d'Ammerschwihr, de Kaysersberg, de Ribeauvillé, de Riquewihr, qui, jadis, petite principauté indépendante, conserve, aujourd'hui, un caractère très original, avec ses restes de fossés, ses tours carrées, ses

Saint-Maurice-sur-Moselle

Bourbach-le-Haut (H.-R.). La route Joffre

ruelles à logettes et à balcons de pierre. Escaladons la montagne escarpée que couronne le Haut-Kœnigsbourg, et admirons la plaine opulente d'Alsace, le ruban argenté du Rhin et, dans le fond, la double ligne de la Forêt Noire. Puis, descendons à Sainte-Marie-aux-Mines, où, jadis, un certain nombre des maisons étaient alsaciennes, où d'autres étaient lorraines, et où régnait ce dicton : « A Sainte-Marie-aux-Mines, on fait le pain en Lorraine, on le cuit en Alsace. »

Le Ballon d'Alsace

Revenons dans la plaine et admirons, à Sélestat, sa bibliothèque, les mitres romanes de son église Sainte-Foi, les verrières gothiques de son église Saint-Georges,

Thann (H.-R.)

Soultz (H.-R.)

et, par Saint-Maurice, gagnons Saint-Martin et le Hohwald, lieu de retraite et de délices, où le maréchal Joffre passe une partie de l'été. Puis, gravissons la colline sacrée de l'Alsace, le mont d'Ordite, où les Sœurs de la Croix de Strasbourg nous réservent le gîte et le couvert. Tout, ici, nous contera de belles légendes, le couvent, les pierres celtiques, les sapins et les hêtres, les rochers et les sources, tout illustrera à nos yeux les pages émouvantes de Gœthe, de Taine et de Barrès, de M. René Bazin et de M. André Hallays. Asseyons-nous sur cette terrasse et méditons.

Mais il faut quitter une fois de plus les Vosges pour la plaine et,

L'abbaye de Murbach (H.-R.)

par le Klingenthal, rouler jusqu'à cette petite ville d'Obernai, que n'ont pas abandonnée les cigognes. Elle est charmante avec son beffroi, les colonnettes de son puits, la loggia de son hôtel de ville. Filons ensuite sur Saverne et allons, avant tout, respirer le parfum des fleurs dans son éclatante roseraie.

Puis, à travers la plaine, suivons la grande route nationale de Paris à Strasbourg et traversons cette « terre des beaux gars, des jolies filles et des riches moissons », pour arriver à la capitale de l'Alsace, la ville de *La Marseillaise*, la ville de Kléber et de Kellermann. Ce serait peu d'un livre pour la décrire ; ce serait peu d'un mois pour la connaître ; ce n'est

A Soultzbach (H.-R.)

La route de la Schlucht (H.-R.)

pas assez d'une vie pour l'aimer. De loin, nos regards ont été attirés par la flèche de la cathédrale, et c'est à ce prodigieux édifice qu'ira notre premier hommage d'admiration. Nous en goûterons longuement les sublimes beautés. Nous l'étudierons dans l'ensemble et dans les détails. Nous observerons les trois portails en ogive de la façade, la grande rosace fleurie, les fenêtres et les statues, les arcs et les clochetons, les portails de la place de Dôme et de la place du Château, et nous comprendrons mieux le mot de Victor Hugo : « J'ai vu Chartres, j'ai vu Anvers, il me fallait Strasbourg. »

Le Lac Blanc (H.-R.)

Le col de la Schlucht. Rocher du Chameau

Nous nous retrouvons ensuite à l'intérieur de la cathédrale, royaume magique du clair-obscur et nous ne pouvons que tomber en extase devant l'imposante grandeur de la nef, la beauté des verrières, la hardiesse des voûtes, les dentelles architecturales de la chaire, la légèreté des colonnes, la variété des chapelles, l'harmonie de toutes les proportions. Nous entendrons, à midi, sonner l'horloge de Schwilgué, et nous nous permettrons de revenir, de temps en temps, dans ce temple mystérieux et aérien, si bien fait pour inciter les incrédules à la réflexion et les croyants à la prière.

Labaroche (H.-R.)

Une rue à Turckheim (H.R.)

Nous monterons alors sur la plate-forme et nous ferons même l'ascension de la tour et du clocher pour admirer le panorama de Sainte-Odile à la Forêt Noire. Mais la cathédrale, si étonnante qu'elle soit, n'est pas à elle seule toute la métropole alsacienne. Aucune ville n'offre plus d'occasions de promenades passionnées.

Choisissons un itinéraire entre mille : le quai Desaix, l'église Saint-Pierre-la-Vieux, la rue du Vieux-Marché-aux-Vins, la place Kléber, qui a malheureusement perdu ses ombrages, mais que bordent des maisons d'autrefois, charmantes sous leurs toits mansardés et percés

Une vieille maison à Turckheim (H.-R.)

Turckheim (H.-R.)

Kaysersberg. Maison de 1592

de lucarnes, la rue des Dominicains, l'église Sainte-Elisabeth, la rue des Grandes-Arcades, la place Gutenberg, l'église Saint-Thomas dans le chœur de laquelle nous verrons le superbe mausolée composé par Pigalle pour le maréchal de Saxe.

Un autre jour, nous continuerons, au hasard des découvertes, ces courses allègres. Nous entrerons dans le château des Rohan, nous visiterons le musée des beaux-arts, la collection des antiquités. De l'autre côté de la cathédrale, nous donnerons toute notre attention à la maison Kammerzell, et nous irons voir cette belle place Broglie, qui a été, depuis le quatorzième siècle jusqu'à ces dernières années, le théâtre de tant

Le Rhin à Vieux-Brisach (frontière allemande) et le pont de bateaux

de fêtes, de manifestations et d'événements historiques. D'autres parties du vieux Strasbourg ne laisseront pas de nous retenir : la Cour des Plantes, la Petite France, le quai des Pêcheurs, le quai Saint-Nicolas, le Rabenhof, la

Kaysersberg

Colmar. La maison Pfister

Colmar. La place d'armes

Colmar. Le cloître du musee Unterlinden

place du Marché aux cochons de lait, le fossé des tanneurs. Nous porterons même nos pas dans les quartiers neufs et nous cheminerons dans les larges avenues modernes qui rayonnent autour de l'ancien Palais impérial, de la Bibliothèque et de l'Université.

Ne quittons pas Strasbourg sans être allés jusqu'au parc de la Robertsau et à l'Orangerie. Il s'y présentera à nos yeux, dans un cadre champêtre de fleurs et de feuillages, un vivant tableau des traditions alsaciennes.

Il nous restera enfin à parcourir, au nord de Strasbourg, cette contrée de la basse Alsace, que beaucoup de Français de l'intérieur ont le tort d'ignorer : Bischwiller, petite cité active et laborieuse; Haguenau, une

Riquewihr. Une cour

Riquewihr. La cour des Cigognes

des villes les plus riches de la province, car elle possède la plus vaste forêt du pays, l'une aussi des plus élégantes, avec sa gracieuse ordonnance, avec ses verdures et ses eaux, avec la nef romane, le chœur gothique et les bois sculptés de son église Saint-Georges ; Morsbronn, avec son monument élevé aux cuirassiers de Reichshoffen ; Frœschwiller ; Wœrth, avec le monument édifié par les Alsaciens à la mémoire des Morts de 1870 ; Reichshoffen, avec le noble château du dix-huitième siècle, bâti en grès rouge des Vosges, où le maréchal de Mac-Mahon passa, après la défaite de Wissembourg, la nuit du 4 août 1870 et où habite aujourd'hui, après le propriétaire d'alors, le comte de Leusse, élu député

Riquewihr. La fontaine et la tour du Dolder

Ribeauvillé (H.-R.) et la plaine d'Alsace

Rabenplatz à Ribeauvillé

en 1919 et maintenant maire de Reichshoffen. Wissembourg enfin, Wissembourg dont les habitants ont, le 17 octobre 1909, entonné *La Marseillaise,* devant le monument commémoratif du Geisberg ; Wissembourg, qui conserve dans quelques rues discrètes d'intéressants vestiges de la Renaissance alsacienne, et qui, reconstruit presque totalement au dix-huitième siècle, est paré, dans ses quartiers principaux, de coquets pignons Louis XV, de fières sculptures, d'écussons et de ferronneries qui lui donnent, dans un pays de dialecte alsacien, une physionomie bien française.

Le Haut-Kœnigsbourg

Scherwiller (B.-R.). Une cour d'auberge

*
* *

On se représente parfois la Lorraine comme un pays sévère, où vivrait d'un travail ingrat une race un peu maussade. Pour avoir un jour vanté la douceur de cette province, que les siècles ont si souvent démembrée, et qui a survécu à tant d'épreuves, j'ai vivement surpris quelques Parisiens sédentaires. La Lorraine est pourtant un des meilleurs conservatoires français d'élégance urbaine et de grâce champêtre.

Il est peu de cités aussi harmonieusement construites que son ancienne capitale.

Dambach (B.-R.). La place de la Mairie

Hohwald (B.-R.)

Nancy comprend quatre villes élevées à des époques différentes et fondues en une parfaite unité. C'est d'abord la ville vieille bâtie jadis par les ducs de Lorraine, comprimée au début dans une enceinte étroite, puis prolongée par de grands faubourgs et complétée par l'adjonction d'une ville neuve. De cette ville vieille, il reste un quartier pittoresque qui donne au visiteur d'intéressantes leçons d'histoire. Voici l'église des Cordeliers, avec les tombeaux des comtes de Vaudemont et de René II, et l'admirable statue

Barr. La place de l'Hôtel de ville

Molsheim. La place de l'Hôtel de ville

de la gisante par Ligier Richier, puis la chapelle ronde, qui est, en réalité, octogonale. Et dans les artères voisines, des portes Renaissance, des façades décorées d'armoiries, des cours silencieuses, le Palais ducal dévoré par le temps et les incendies, et qui abrite aujourd'hui les richesses du musée lorrain.

La deuxième des villes qui composent Nancy est celle dont le duc Charles III a tracé le plan à la fin du seizième siècle. Elle comprend la cathédrale dont Victor Hugo a dédaigneusement, et bien à tort, qualifié les clochers de poivrières Pompadour. Puis une troisième ville, transformant la seconde, est celle du roi de Pologne, Stanislas Leszczynski, pure

Châtenois (B.-R.)

Obernai (B.-R.). La place du Marché

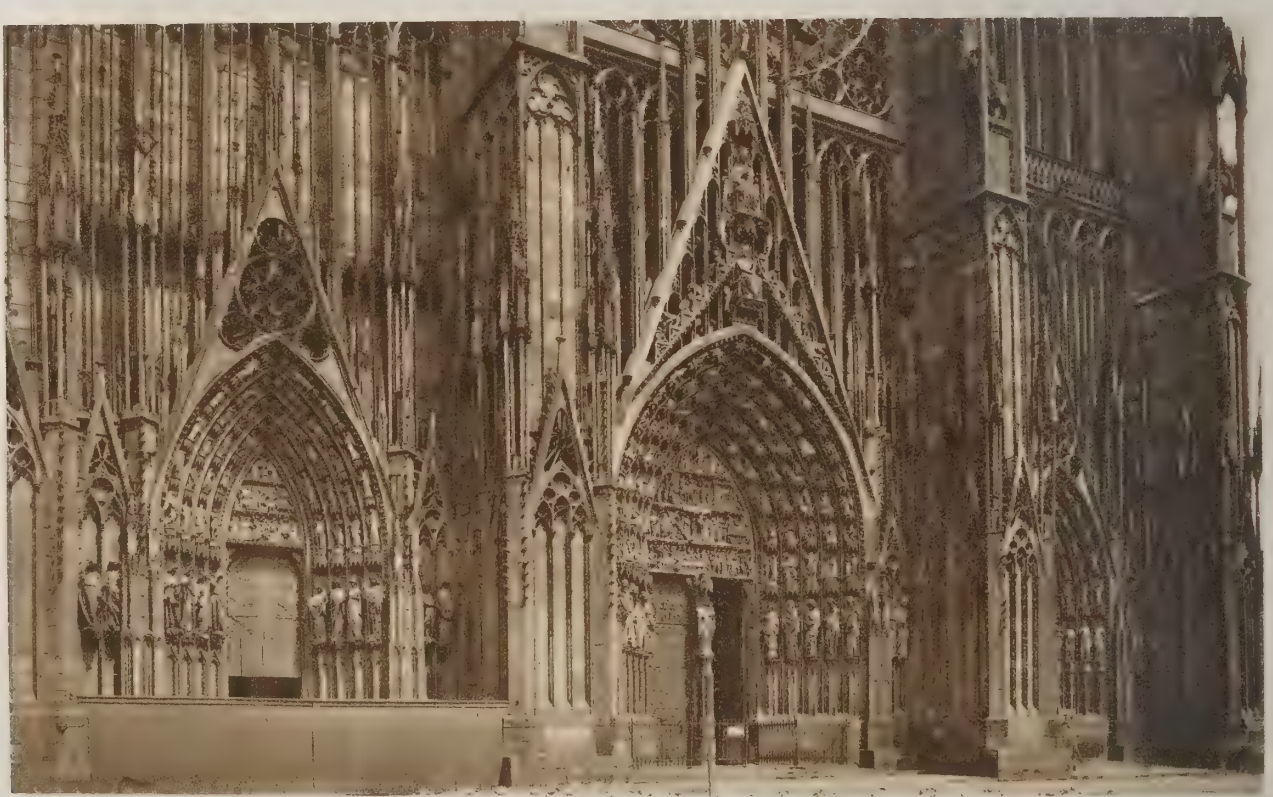
Obernai. Un ancien puits

œuvre d'art qui, seule, suffirait à illustrer le nom de Nancy.

Grâce à l'incomparable pléiade d'artistes lorrains : le maître en ferronnerie Jean Lamour, le peintre Griaudet, aidés par le sculpteur rémois Guibal, le flamand Cyfflé, le breton Boffrand, le westphalien Söntgen, et Emmanuel Héré, l'architecte de la place Stanislas, aussi simple que magnifique, Nancy a reçu des embellissements d'une ordonnance impeccable et d'un goût exquis.

La quatrième ville, enfin, Nancy moderne, s'agrandit tous les jours, avec le cours Léopold, l'Esplanade, l'Université et avec les quartiers où les architectes André, Barigou, Sauvage,

Strasbourg. La cathédrale



Portails de la cathédrale de Strasbourg

Strasbourg. La petite France

Strasbourg. La cour du Corbeau.

Strasbourg. La maison Kammerzell

Schœnersbourg (B.-R.). Une cour de ferme

Biet, Vallin, et ces artistes originaux Gallé, Prouvé, Majorelle, Daum, ont renouvelé la construction, la verrerie la céramique, le mobilier.

Les bombardements de 1914 ont cruellement éprouvé Nancy. De même, en Meurthe-et-Moselle, Lunéville, chère à Stanislas, fut en partie incendiée, mais son château est resté intact et a conservé, devant la promenade du Bosquet, son air majestueux.

D'autres villes ont souffert : la petite place forte de Longwy, que les fortifications de Vauban n'ont pas défendue; Briey, centre d'un important bassin minier qui, depuis 1890, s'était couvert de forges, d'aciéries et de hauts fourneaux, et que l'Allemagne a occupé dès août 1914, nous privant de nos meilleures ressources en minerai;

Strasbourg. Le pont du Corbeau

Wissembourg (B.-R.). Le faubourg de Bitche

Marmoutier (B.-R.)

Baccarat, célèbre par ses cristalleries ; Cirey, illustré par Voltaire et Madame du Châtelet ; Pont-à-Mousson, écrasée aux avant-postes sous les obus ; Toul, non investie, restée digne de sa vieille devise : *Pia, pura, fidelis*, et que domine et protège le beau mont Saint-Michel, Toul, fière de ses églises Saint-Étienne et Saint-Gengoult.

Dans les trois autres départements lorrains, l'histoire et l'art ont laissé leur empreinte. En Moselle, c'est Metz qui porte le diadème. « Il n'y a pas de ville qui se fasse mieux aimer que Metz », a écrit Maurice Barrès dans *Colette Baudoche*. Un messin français, à qui l'on rappelle sa cathédrale, l'esplanade, les rues étroites aux noms familiers, la Moselle au pied des remparts et les villages disséminés sur les

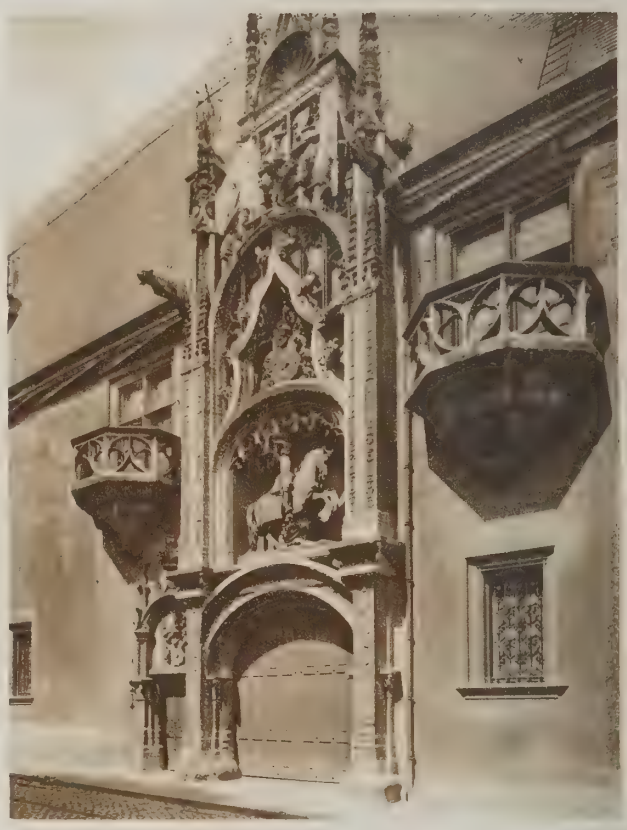
Nancy (M.-et-M.) La place Stanislas

collines, s'attendrit. Depuis la fin de 1918, quel Messin, quel Français, ne s'émeut à voir le drapeau tricolore flotter sur les tours de la cathédrale ou à entendre la voix de «Dame Mute» célébrer nos fêtes nationales?

En amont de Metz, l'aqueduc romain de Jouy-aux-Arches se profile sur le ciel; en aval, la Moselle fuit vers Thionville, au milieu des usines. Remontons la Seille et traversons Vic, résidence des rois d'Austrasie, puis Dieuze, berceau d'Edmond About et du mathématicien Hermitte.

Plus à l'est, la Sarre baptise Sarrebourg, Sarre-Union, Sarralbe, Sarrebruck, Sarrelouis, Sarreguemines avec sa manufacture de porcelaines.

Dans les Vosges, voici ces séjours reposants : Vittel, Contrexéville, Plom-



Nancy. La porte de l'ancien Palais ducal

Nancy. La fontaine d'Amphitrite

bières, Bussang. N'oublions pas Épinal et sa fameuse imagerie, ni Saint-Dié et sa cathédrale.

Revenons maintenant dans la Meuse et admirons Bar-le-Duc, ses vieux hôtels, l'ancien collège Gilles de Trèves et ses charmantes maisons Renaissance.

Pont-à-Mousson (M.-et-M.)

Quand nous aurons visité Saint-Mihiel et Hattonchâtel, nous descendrons la vallée jusqu'à Verdun.

Sur la terrasse du jardin de l'évêché, nous avons à nos pieds la ville qui ressuscite, avec ses maisons neuves

Toul (M.-et-M.). Les anciens remparts

et ses tuiles d'un rouge vif, et, tout autour, jusqu'à l'horizon, le champ de bataille.

Plaisons-nous à rayonner un peu dans ce large espace et à fréquenter de plus près le pays lorrain.

La montagne, d'abord, la ligne bleue des Vosges, les prairies vertes qui grimpent jusqu'aux rochers de grès rouge, les forêts de hêtres et de grands sapins élancés. Puis, l'Argonne et ses forêts séculaires, qui se prolongent jusqu'aux Ardennes coupées de défilés historiques. D'une extrémité à l'autre, s'échelonnent des villages et des fermes qui renaissent lentement : Clermont, Varennes, Montfaucon, Vauquois.

Les fleuves et les rivières qui sillonnent la Lorraine y coulent presque tous dans des prairies fécondes où

Saverne (B.-R.) Une maison

Dabo (Moselle)

Fenétrange (Moselle)

pâturent de riches troupeaux : L'Ornain arrose Bar-le-Duc et Revigny, l'Aire va chercher l'Aisne en pays d'Argonne, et la Meuse glisse lentement au pied de Neufchâteau pour aller saluer Domremy, Vaucouleurs, Commercy, Saint-Mihiel, Verdun et Stenay.

Quoi de plus joli que la Chiers, qui serpente de Longwy à la Meuse en passant par Longuyon, Montmédy et Carignan ? De plus frais que la vallée ombreuse où la Vologne joue capricieusement sur les cailloux, s'étale dans les lacs de Retournemer et de Longemer, absorbe la Jamagne, s'aventure au Saut des Cuves et rit sous le Pont des Fées ?

Mais c'est surtout la vallée de la Moselle qu'il faut suivre pas à

Metz. Le temple protestant sur la Moselle

Metz. Les vieux quartiers sur la Moselle

Vaucouleurs (Meuse). Porte de France. Les ruines du château de Baudricourt

Le château de Gombervaux (Meuse)

pas. M. Louis Bertrand, qui est lorrain, me disait : « Avant d'écrire mon discours sur Barrès, j'ai voulu revoir les petites villes mosellanes qu'il a tant aimées : Châtel, Charmes et Bayon. Je craignais d'être déçu. Mais je reviens enthousiasmé, Barrès n'a rien exagéré. Il a regardé et il a compris. Sa poésie n'est pas faite de fiction, mais de réalité. »

Retournons donc sur les bords de la rivière fuyante, si aimablement chantée par Ausone. Nous vivrons là tranquillement, au milieu de populations sages et réservées, passionnément dévouées au bien public, réfractaires aux manifestations bruyantes, mais fidèles à leurs amitiés, attachées à leurs devoirs,

Bar-le-Duc (Meuse)

et dont les sentiments sont d'autant plus forts, qu'elles mettent une sorte de pudeur à ne pas les épancher.

***

En Alsace comme en Lorraine, j'ai dû omettre, faute d'espace et de temps, nombre de villes et de villages qu'un touriste attentif et curieux saura porter spontanément sur son carnet de route. Les gravures qui accompagnent ce texte lui montreront, mieux que je ne le puis faire, sous le bonnet blanc lorrain et sous le grand nœud alsacien, le visage des deux provinces sœurs.

PL. VIII B.

BOYAVAL (PAS-DE-CALAIS)

UNIVERSITY OF ILLINOIS

Verdun (Meuse)

LA CHAMPAGNE, LES ARDENNES, LE NORD

RÉUNIR la Champagne, les Ardennes et le Nord en une seule présentation n'est pas un problème impossible, mais il y a cependant entre ces pays des différences si caractérisées qu'une étude triptyque s'impose assurément. Nous parcourrons donc ces provinces l'une après l'autre. Mais nous sommes heureux de parler d'elles ensemble, car si la géographie les sépare, le cœur ne peut les dissocier. Et s'il n'existait entre elles d'autre ressemblance que celle d'avoir été, pendant des siècles, les gardiennes vigilantes, glorieuses et souvent martyres de la terre française, ce titre ne justifierait-il pas, à lui seul, le groupement que nous avons fait de ces « marches » de l'Est et du Nord, dont la Lorraine vient d'être magistralement évoquée par M. Raymond Poincaré?

C'est dans cette Lorraine même, à

Verdun. La Meuse

Verdun l'inviolée, que nous prendrions des mains de notre éminent collaborateur le fil conducteur qui nous aurait permis de remonter la Meuse à Dunkerque, si nous ne trouvions plus facile de suivre le pittoresque chemin des écoliers, où l'on s'instruit, tout en se divertissant.

L'âme encore imprégnée des souvenirs de cette Meuse aux rives pleines de douceur, aux eaux songeuses, au ciel intime, descendons vers la vivante Champagne qu'arrosent l'Aube, la Seine et la Marne et qui remonte jusqu'à l'Aisne, en s'appuyant sur les forêts d'Argonne.

Traversé dans toute sa largeur par le plateau de Langres, le territoire de la Haute-Marne constitue la ligne de partage des eaux des rivières les plus variées, et l'on peut dire qu'il est ainsi relié par elles ou par leurs affluents à la Manche, par la Seine; à la mer du Nord, par la Meuse; à la Méditerranée, par la Vingeanne et la Saône. Cette situation privilégiée, d'un ordre stratégique exceptionnel, explique pourquoi Jules César rechercha l'alliance des Lingons, peuplade gauloise qui occupait le pays et dont le conquérant romain avait besoin de s'assurer la fidélité. Cette Gaule chevelue, la *Gallia comata* de Tacite, est découronnée à Chaumont, Mont-Chauve, qui n'a d'autres titres dans l'histoire que d'avoir vu signer le traité de 1814, et naître le sculpteur Bouchardon. Plus pittoresque est Langres qui passe pour être l'une des plus anciennes agglomérations humaines. Certaines légendes font remonter sa naissance au déluge : « Et pourquoi pas avant, puisqu'elle est la plus élevée des villes de France au-dessus des mers et qu'elle pouvait de la sorte narguer

Montmédy. Entrée de la ville haute

les flots courroucés ?» Ainsi parlait d'elle, à saint Louis, non sans bonhomie, le sire de Joinville, sénéchal de Champagne, dont le fief se mire dans la Marne, à quatre lieues de Wassy, tristement célèbre par le massacre des Huguenots.

Plus riante est sa voisine, Bar-sur-Aube, dont les vignes déjà nous apportent la joie ; plus fière est, non loin de là, Brienne-le-Château qui vit, pendant cinq années, étudier le jeune Bonaparte sur les bancs de son école ; et voici Arcis, où le grand homme livra sa dernière bataille avant sa première abdication ; Clairvaux et le Paraclet que saint Bernard et Abélard immortalisèrent ; Bar-sur-Seine et Les Riceys, au vin rosé ; Villehardouin, patrie du grand mémorialiste ; et enfin, Troyes, la cité labo-

Dun-sur-Meuse

Beurville (Haute-Marne)

rieuse, que saint Loup, son évêque, sauva des hordes d'Attila.

Si nous franchissons rapidement, sans la mépriser toutefois, car elle a connu de belles heures de gloire, la Champagne pouilleuse, nous entrons, par le nord et l'est, dans cette région magnifique dont le renom s'étend dans le monde entier, grâce à ce breuvage, aimé des dieux, qu'on ne saurait trouver ailleurs parce qu'il est inimitable : le vin de Champagne.

Eglise de Wassy (Haute-Marne)

Nous viendrions un peu tard, après tant de poètes et de musiciens, si nous chantions ici la royale noblesse de ce nectar, à la fois pétillant et distingué, léger et gracieux comme le sourire des femmes qui l'aiment et l'apprécient, père des propos enjoués

Bar-sur-Aube. L'église Saint-Pierre

et badins, le meilleur des diplomates, un des agents les plus sûrs de la paix universelle.

S'il est un spectacle propre à mettre le cœur et le regard en belle humeur, n'est-ce pas la vue de cette montagne de Reims, si claire, si étincelante, qu'on se demande si c'est le soleil ou la vigne qui font la lumière ? Dans l'or vivant des pampres chargés de fruits roux, on entend chanter la chanson du vin, cette chanson que nous retrouverons demain dans notre verre et qui, selon l'expression du poète, fait tourner le monde. Effet sublime des vertus contenues dans cette vigne blonde : il a suffi que l'envahisseur, ayant goûté à sa liqueur mousseuse, se soit endormi, pour être réduit à l'impuissance plus facilement par elle que par le chant des sirènes ou par tout autre

Une rue à Troyes

Troyes. Vieux pont sur la Seine

Troyes. La cathédrale Saints-Pierre-et-Paul.

sortilège. Car cela n'est plus un secret. La Champagne a arrêté l'invasion par son vin, autant que par l'héroïsme de ses enfants. Elle fut victorieuse par le courage et par l'esprit. Quelle admirable province ! Ecoutez Paul Fort, rémois :

« Oui, c'est bien de ma province, la Champagne, c'est de Reims que je tiens ce cœur d'amant pour la France, à tout moment.

« Première à brusquer les fers des Barbares en campagne, droit devant ou par travers, première au feu : la Champagne !

« Elle est, couvrant ton épaule, quand tu t'élances, ô Gaule, un clair bouclier qui tinte avec l'Ardenne pour pointe. »

Sainte-Menehould (Marne). La place de l'Hôtel de ville

Qui n'a tressailli, qui n'a pleuré, qui ne s'est révolté, parmi tous les enfants des hommes, contre le geste impie qui a frappé la Champagne en plein cœur, dans cette cathédrale de Reims, joyau unique et souverain, témoin d'un passé fulgurant.

Quand on songe que le sanctuaire où fut baptisé Clovis et où furent sacrés plus de quarante rois, parmi lesquels Charles VII, sous la bannière de la vierge de Domremy, a été en quelques jours victime de la plus effroyable et de la plus irréparable des mutilations, on reste confondu devant les folies de la guerre qui peut détruire, en un instant, l'ouvrage de quatorze siècles. Écoutons encore Paul Fort :

« Grand jouet de mon âme, ô française forêt de pierres, et vos tours, mes immenses hochets, vous êtes demeurés le seul jeu de mon âme, avec les trois hauts porches, en triangle de flamme,

La basilique de l'Epine, près Châlons-sur-Marne

Vignes de Champagne à Avize (Marne)

et, dessus eux, la Rose, où l'on voit voltiger les pigeons, becquetant les reflets passagers. »

. . . . . .

« Ta forêt tend sur moi ses bouquets de figures, et, comme de gros troncs étreints par des lianes, arcs-boutants, chapiteaux d'infernale nature, fûts et galbes suscitent le grouillement des diables persuasifs et souples, ou d'une balourdise enfiellée, ou noire, ayant mines exquises. »

Vitry-le-François. La place d'armes.

« ...Coude à coude, s'assemblent et regardent la France, là-haut, dessous les tours, en auguste rangée. Voici le blanc troupeau de tous nos

Vignes de Champagne à Cramant (près Epernay)

grands bergers qu'une gloire de feu soulève! O flamme intense! tout se lève et s'élève, et c'est le tour des Tours qui se perdent au ciel en un geste d'amour.

« Dressées comme un encens par les flammes des porches du Christ et de saint Paul, et cent feux de verrières, les Tours montent le rêve, y jouent et voient derrière s'élever stipes et flèches, grands arcs qui se rapprochent : buissons, arbres de pierre, comme tout apparaît! même les animaux errants dans la forêt! »

Vitry-la-Ville (Marne). Le château

Que pourrions-nous ajouter au chant d'un grand poète inspiré? Rien, si ce n'est l'espoir,

Reims. La porte Mars

Châlons-sur-Marne. Le canal du Nau et Notre-Dame-en-Vaux

presque réalisé, de voir revivre la grande cité et refleurir toute son âme. Déjà le travail a repris au chant des vendangeurs. Le vin a fait un miracle nouveau. Reims est ressuscitée. Sur sa terre féconde, la vigne est plus robuste et plus gracieuse. Dans son sol crayeux, les voûtes gigantesques des caves immenses et sonores retentissent du bruit des maillets et du roulement des futailles.

Et avec Reims renaît toute la Champagne : Épernay, riche et gracieuse avec la ceinture des vignobles d'Avize, d'Ay, Cramant, Vertus et toutes les petites villes des bords de la Marne; et Champaubert et Montmirail, où Napoléon-Pyrrhus livra ses dernières batailles; l'Epine et sa cathédrale, et Châlons, la plaine des batailles qui vit écraser les hordes d'Attila.

Sedan (Ardennes)

Saluons Vitry-le-François, et Sainte-Menehould, autour de laquelle éclatent en fanfare les noms glorieux de Valmy, Somme-Suippes, Perthes-les-Hurlus, Somme-Py, Souain, Tahure, Vienne-le-Château, et entrons dans l'Ardenne, par Vouziers, d'où nous irons joindre la magnifique forêt qui s'étendait jadis sur plus de cent lieues et dont la sainte majesté, a dit un historien, frappait si vivement les imaginations au moyen âge, qu'elle n'avait pas de rivales en France. Les légendes populaires l'ont peuplée d'êtres surnaturels. Jungle étrange où les animaux les plus éloignés les uns des autres, le sanglier, le tigre, les dragons et les léopards se donnaient rendez-vous dans l'imagination des conteurs de l'âtre. Pétrarque la déclare « sombre et pleine d'horreurs ». Elle était le refuge naturel

Charleville. Le vieux moulin

Jandun (Ardennes). Le château

et recherché des pires malfaiteurs qui fuyaient la justice, des bannis et des gens de guerre sans emploi. Ils y menaient l'existence misérable des loups que la faim fait soudain sortir et qui répandent autour d'eux la terreur et le carnage.

Depuis longtemps la forêt des Ardennes ne défraie plus les récits des bonnes grand'mères. En 1792, Dumouriez lui fit jouer un rôle important dans la défense du territoire. « Ce sont les Thermopyles de la France, disait-il, mais je serai plus heureux que Léonidas. » C'était vrai ou presque, puisqu'à six lieues en arrière, les armées républicaines arrêtèrent « les hordes d'esclaves, de traîtres, de rois conjurés », comme il est écrit dans notre chant national.

Vouziers (Ardennes). Le porche de l'église.

Et c'est, autour de cette forêt, comme un

Château-Thierry vu de l'esplanade du château

chapelet de noms fameux : Mézières qui soutint, après Waterloo, un siège de quarante-deux jours et ne se rendit qu'aux généraux de Louis XVIII ; Rocroy, où le Grand Condé écrasa l'infanterie espagnole ; Sedan, patrie de Turenne ; Vouziers, la Croix-aux-Bois, Charleville, Rethel ; Givet, patrie de Méhul, le compositeur du *Chant du Départ ;* Barby et Sorbon, qui virent naître ces deux maîtres : Gerson et Robert Sorbon, fondateurs de notre Université.

Courtemont-Varennes (Aisne)

Par Rethel, nous nous acheminerons vers l'Aisne qui réunit le Laonnais, le Soissonnais, le Vermandois, le Troyonnais, et cette Thiérache qui vit naître l'auteur de *La Chanson des Gueux* et du *Chemineau,* le bon poète Jean Richepin.

Aussi bien, ce dé-

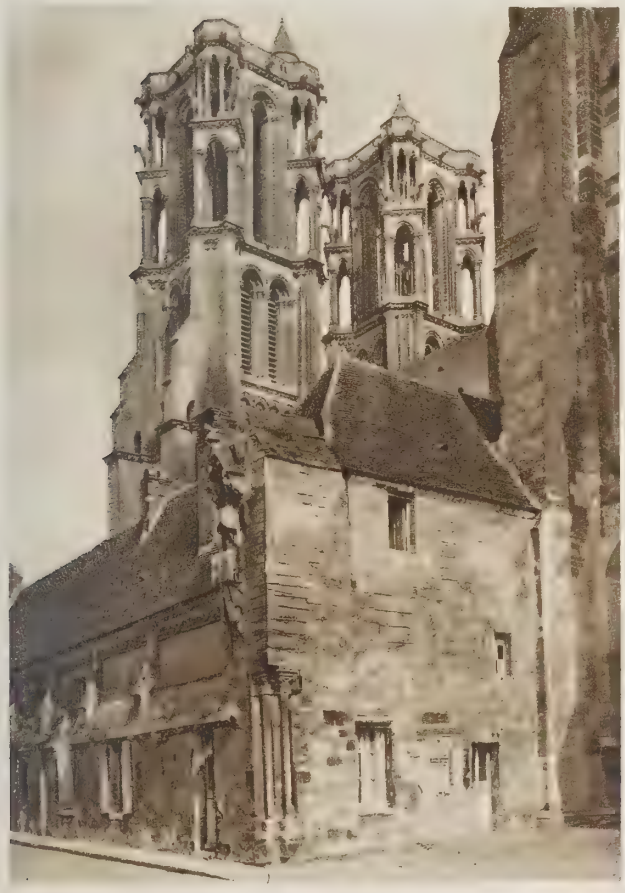
Beaurieux (Aisne)

partement formé sans raison de morceaux de province, bout à bout rajoutés, peut-il être fier que deux de ses villes, Château-Thierry et La Ferté-Milon, aient ainsi donné le jour aux deux plus grands peut-être de nos poètes français : La Fontaine et Racine. C'est une pépinière d'hommes célèbres : Villers-Cotterets s'enorgueillit d'Alexandre Dumas ; Laon, du roi Lothaire et de saint Remi, et Saint-Quentin, de Condorcet.

Toutes ces villes ont une histoire et de belles histoires. Laon, après avoir résisté aux Vandales, connut jusqu'au XV^e^ siècle les pires vicissitudes. En 1418, elle en était à son trentième siège, contre Jean sans Peur. Henri IV la reprit au cardinal de Bourbon, qui s'était fait reconnaître roi sous le nom de Charles X, faisant battre monnaie à son effigie. Prise en 1814, reprise en 1815, elle a enfin

Soissons. L'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes

Laon. La porte d'Ardon



Laon. Les tours de la cathédrale

respiré jusqu'en 1914. Cent ans de tranquillité bien gagnés. Laon possède une vaste cathédrale sans prétentions architecturales et son évêché eut pour titulaire, à la fin du XVII[e] siècle, un prélat fort curieux, La Fare, fils de poète, et dont la prodigalité effrénée inspira à un ironiste de l'époque ce délicieux quatrain :

Icy gist un prélat de prodigue mesmoire,
Qui sans cesse empruntait et jamais ne rendit ;
S'il est, Seigneur, dans votre gloire,
Ce ne peut estre qu'à crédit.

Coucy-le-Château fut le fief des sires de ce nom, dont la devise était : « Roy ne suis, ne prince ne duc, ne comte aussy : je suis sire de Coucy », et qui laissèrent à la postérité le souvenir odieux de leur cruauté et de leurs fourberies.

Saint-Quentin, qu'un historien a pu surnommer « la Cité en flammes » fut martyre entre toutes les villes, et

Reims. La cathédrale

Amiens. La cathédrale

Valenciennes (Nord). L'hôtel de ville

Saint-Quentin (Aisne). L'hôtel de ville

ce n'est pas sans frémir que l'on relit dans la chronique le récit du siège effroyable qu'y soutint, contre les Espagnols, l'amiral de Coligny.

Elle connut aussi les heures terribles de la guerre de 1914, ainsi que Soissons et ses huit cantons, dont Villers-Cotterets, qui eut cependant cette grâce de voir épargner le plus gracieux joyau de notre couronne forestière.

Sans négliger Vervins, où Henri IV et Philippe II signèrent un traité fameux, et la petite ville de Saint-Gobain, grande miroitière, gagnons la Picardie, l'Artois et les Flandres.

Oublions que les pays que nous allons parcourir portent cette cruelle appellation de « régions envahies » et ne voyons en eux que la beauté de l'effort qui ressuscite. Dans quelques années, et dans un sens différent de celui donné par César aux paroles qu'il

Cambrai (Nord). L'ancien séminaire

prononça devant Ilion solitaire, les ruines mêmes auront péri et, sur leurs traces évanouies, les cités revivront plus fortes et plus belles, dressées vers un avenir de paix éternelle. C'est dans cet espoir que se reconstruisent Roye et Chaulnes qui ont, à leur gauche et à leur droite, Montdidier la courageuse, patrie de Parmentier, et Péronne la pucelle, où le plus grand de nos rois, pris à son propre piège, sut déjouer, par les ruses de la politique, la brutalité d'un soldat. Quel merveilleux épisode que celui de Louis XI glissant entre les mains de fer du Téméraire. Et quel enseignement !

Mais quelque chose de grand nous attire. Vers le nord, deux tours s'érigent vers le ciel, c'est la cathédrale d'Amiens, sœur plus heureuse de celle de Reims

Cambrai. La porte Notre-Dame

Lille. La grand'place

et qui est une des plus pures merveilles de l'art gothique. C'est à l'ombre de cet ouvrage admirable, dont la description n'est plus à faire que, par un malicieux contraste, naquirent trois hommes d'esprit léger : l'épistolier Voiture, une des gloires de l'Hôtel de Rambouillet ; Gresset, l'auteur de l'humoristique *Vert-Vert*, et Choderlos de Laclos, l'écrivain des *Liaisons dangereuses*. Il serait injuste cependant d'oublier qu'Amiens fut la patrie de Pierre l'Ermite et de l'astronome Delambre, et que c'est de l'hostellerie du *Cheval blanc* que l'abbé Prévost fit s'envoler sa légendaire Manon.

Lille. Les remparts

Ferme près d'Hazebrouck (Nord)

Albert, l'industrieuse ; Ham, où naquirent le général Foy et Vadé ; Doullens, dont la prison d'État renferma des révolutionnaires célèbres ; Abbeville où fut rendu et exécuté l'inique jugement qui condamna à mort et à la mutilation le chevalier de La Barre, un enfant ; Crécy, où Philippe de Valois fut glorieusement vaincu par Édouard III ; Arras, berceau de Robespierre ; Béthune, Saint-Omer, telles sont les cités qui se succèdent dans l'intérieur du territoire et que précèdent, sur les bords de la mer du Nord et de la Manche, cette longue suite de ports de pêche et de plages qui font la

Moulin à vent, près de Borx

Renescure. L'ancien château des Montmorency et des Comminges

richesse et la joie de toute une contrée. Trois noms d'abord : Dunkerque, Calais, Boulogne. Dunkerque, qui veut dire église des dunes, est aujourd'hui un port marchand, paisible et lourd, fut jadis un nid de corsaires d'où s'élança Jean Bart qui connut la plus fameuse des fortunes maritimes. Calais, la glorieuse, en laquelle se concentrent tous les souvenirs de l'âpre duel de la France et de l'Angleterre au moyen âge. L'image ne s'effacera jamais de la mémoire des hommes, de ces six bourgeois venant, la hart au col, se mettre à la merci d'un roi exaspéré. Et quel saisissant tableau que celui de la résis-

Renescure. Un château flamand

Esquelbecq (Nord). Le château

tance de ce port si convoité pour sa situation stratégique et qui, pendant cinq ans, fut en vain attaqué par terre et par mer, au cours de la plus effroyable des guerres. Que dire de Boulogne, fondée par Jules César, qui réalisa anticipativement le rêve de Napoléon en faisant passer le détroit aux légions romaines, si ce n'est que c'est aujourd'hui le plus pacifique et le plus travailleur des ports, et que les deux peuples s'y retrouvent et y vivent, chose curieuse, dans une si touchante harmonie qu'elle semble être une cité franco-anglaise. Près d'elle, Wimereux allonge sa plage coquette. A droite, Le Touquet et sa forêt splendide

Esquelbecq. Un coin de village

Bergues (Nord) Les remparts

Bergues. Le beffroi

offrent le spectacle d'une ville nouvelle qui grandit parmi le faste et l'élégance et que visite le monde entier. Là, les plus frais ombrages bordent la mer.

Car ce qui est admirable en ces pays que la plaine rend monotones, c'est la mer, la mer qui, selon l'expression de Michelet, trempe admirablement l'homme, lui donne la force sèche, la plus résistante, et fait les plus solides races.

« Nos ports de l'extrême nord, dit le grand historien-poète, de Dunkerque à Dieppe, sont une grande fabrique d'hommes. Ce grand souffle et cette grande mer, dans leur éternel combat, c'est à ressusciter les morts. On y voit réellement des renaissances inattendues. Qui n'a pas de lésions graves est remis en un moment. Toute la machine humaine joue, bon gré, mal gré, fortement ; elle digère, elle respire. La

Dunkerque vu de la Cale des Pêcheurs

nature y est exigeante et sait bien la faire aller. Les végétaux si robustes qui verdoient jusqu'à la côte sous les plus grands vents de mer, nous font honte de nos langueurs. Chacun de ces petits ports est une percée dans la falaise ou un nid dans les dunes où l'infatigable nord-ouest, le *Norois*, souffle, siffle, et nous ravive. »

Cette œuvre féconde et régénératrice de la mer est plus visible et plus certaine dans les plages du Nord que partout ailleurs. C'est pourquoi les colonies scolaires se sont multipliées sur ces côtes. La science médicale a demandé à l'iode et au chlore leur collaboration dans l'entreprise de résurrection qui s'accomplit en faveur de l'enfance, de l'adolescence et quelquefois de l'âge mûr. Que de miracles accomplis ! Quelsplendidelivred'or!

Paysage près de Cassel (Nord)

Falaise près Audresselles (Cap Gris-Nez)

Ah ! la gueuse est souvent cruelle ! Elle prend à la maman et aux tout petits, le pêcheur courageux qui va chercher au loin le pain de la maison. Mais elle est accueillante et bonne, sur le sable fin, au pied même des rochers gris où la tempête a brisé le bateau. Double mystère de douleur et de joie ! Alternative étrange de vie et de mort, brusque mise en présence de la création et du néant.

Phare d'Alprecht, près Boulogne

Bénie soit la mer bienfaisante qui redresse le jeune arbre que guettait la difformité ou l'atrophie. Bénis soient ceux qui conservent

Un moulin près de Calais

A Stella-Plage

et rendent à la grande famille humaine des membres utiles, prêts à l'effort. Bénis soient les femmes de cœur et les hommes de l'art qui consacrent leur vie à de tels dévouements.

C'est ainsi qu'en côtoyant la Manche, après avoir traversé Merlimont, jolie plage, et ses dunes, Fort-Mahon, Le Crotoy, Cayeux, Saint-Valéry-sur-Somme, nous admirerons Berck-sur-Mer, la grande bienfaitrice, la guérisseuse de l'enfance. Saluons très bas l'œuvre incomparable et féconde devant laquelle on ne peut s'empêcher de songer à la situation de la belle jeunesse française, dont il faut renouveler la force si éprouvée et combler les rangs si terriblement fauchés. Il faut des hommes maintenant

Boulogne-sur-Mer

Stella-Plage. Les Dunes

mais pour la paix et le travail et, si nous avions besoin pour cela d'un enseignement et d'un exemple, nous le trouverions dans ces grandes cités du Nord dont nous avons gardé la description pour la fin de cette étude.

Faut-il les citer toutes ? Elles sont si nombreuses qu'elles n'en forment pour ainsi dire qu'une seule. Si Valenciennes, la belle dentellière; Cambrai, le siège épiscopal du doux Fénelon; Maubeuge, démantelée; Anzin, la noire; Douai, Le Quesnoy, Le Cateau, Landrecies, Hazebrouck et les glorieuses Bouvines et Denain, vivent de leur vie propre, tout le reste du territoire habité semble n'être qu'une agglomération autour de ces trois usines formidables: Lille, Roubaix, Tourcoing.

Ferme près de Montreuil

Ne les séparons pas. Elles sont la

Arras. La grand'place

synthèse du Travail. Leurs hautes cheminées attestent, dans le ciel brumeux, l'effort gigantesque accompli par des hommes auxquels rien n'est étranger. L'industrie, le commerce, la finance, les arts plastiques, la littérature, tous ces Flamands de France les cultivent avec force et sérénité. Pas une heure, là, n'est perdue. Rien ne vient distraire le regard de l'œuvre quotidienne, la nature elle-même n'a pas voulu combler cette humide région de ses dons gracieux, si ce n'est par la multiplicité des eaux vives que la main des hommes a mariées aux canaux.

Mais cela n'empêche point ces trois sœurs réunies de former une belle et curieuse cité ; les églises Saint-Maurice, Saint-Sauveur, Saint-Étienne, Sainte-Catherine, Saint-André, la première surtout, sont des monuments

Ferme à Erin (Pas-de-Calais)

Amiens. La place des Huchers

dont Lille, avec ses bibliothèques et son Université, peut être légitimement fière.

Et peut-on demander à la ruche qui bourdonne autre chose que sa régularité alvéolaire? Les abeilles, chez elles, travaillent, et ce n'est qu'en dehors, parmi les fleurs des jardins et des bois, qu'elles trouvent les joies du soleil et le charme de la nature.

Quand les gens du Nord qui savent si bien, disons le mot sans crainte, gagner l'argent qui rend fort et indépendant, s'en vont sous d'autres cieux, regardez-les avides de vivre et de bien vivre, dans la satisfaction du devoir accompli.

Péronne. Le château

Repliés chez eux sur la besogne quotidienne, ils savent, ayant quitté leur maison, mettre à profit les trésors de leurs réflexions accumulées. Ils comprennent mieux, savourent davantage et

Les plaines du Nord, près Lens

donnent aux manifestations de l'existence tout leur prix. Leur culture étendue, leur éducation musicale considérable, qui fait d'eux les meilleurs instrumentistes et les meilleurs orphéonistes de France, leurs connaissances artistiques profondes, et prises aux meilleures sources, leur permettent d'apprécier et de sentir, mieux peut-être que les privilégiés de l'ambiance où ils pénètrent.

Et quand ils retournent de leurs pas robustes vers les villes fumeuses, ils apportent avec eux de la lumière et des leçons.

Ces leçons, les mamans les enseigneront à leurs petits en les berçant au rythme de cette chanson si jolie du *Petit Quinquin*, qu'on ne peut entendre sans éprouver l'émouvante et grise volupté des choses intimes dans les foyers calmes.

Car ils sont doux et tendres ces foyers du Nord. Le cadre en est simple et régulier. Il faut qu'il en soit ainsi pour le repos de ces titans de la mine, de la forge, de la machine, qui représentent, aux yeux du monde, le « Visage laborieux de la France ».

René Rebour

PL. VIII.

CHATEAU DE MAINTENON

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

Le blé de l'Ile-de-France

L'ILE-DE-FRANCE

EST-CE une île? un îlot? Quelles ondes profondes environnent sa terre en fleurs loin de tous mondes?...

Les rubans de vapeur déroulés sur ses eaux lui sont une frontière au-dessus des roseaux,

frontière où virevolte un peuple de courlis, aux frissons d'arc-en-ciel sortant de votre lit,

ô vous qui la bordez, Marne et Seine, Oise et Thève, Beuvronne et Loing, cette Ile!... est-ce une île de rêve?

oiseaux, roseaux, vapeur, ô limites subtiles! ô vous qui la bordez! n'est-ce pas, c'est une île?

Paris. Quais de Seine et Notre-Dame

Notre-Dame de Paris

Paris. Quais de Seine et la Conciergerie

Paris. Le Pont-Neuf

Paris. Palais du Luxembourg

C'est une île, en effet, — c'est l'île des nuances, l'enceinte originelle où s'est rêvée la France,

devant que mon pays fût dans sa majesté, lorsqu'il doutait encor de sa réalité.

Ce « cœur de la Patrie » où mon cœur étincelle de mille feux, est ma patrie spirituelle,

mon bien, mon apanage

Buttes-Chaumont

Jardins du Louvre

aussi, voilà pourquoi, de toute ma candeur et de toute ma foi,

je vous le chanterai sur trois fines hauteurs — trois pointes d'où l'on voit l'étendue d'un tel « cœur »,

trois ? la Ferté-Milon, Pontoise, enfin Paris : écoutez les chansons d'un cœur vraiment épris.

Versailles. Grotte d'Apollon

Versailles. Petit Trianon. La Ferme

De la Ferté-Milon, poursuivant un voyage énamouré, je tins à peu près ce langage

au « cœur de France », un jour que je l'allais quitter (il tremblait, dans les pleurs de mes yeux reflété);

Le Petit Trianon

Chantilly

Fontainebleau. Coin du parc

or, c'était le printemps, l'aurore et de grands soirs que je pleurais en lui, du haut d'un vieux manoir:

La Ferté-Milon, tes beaux jours, à les revivre aimé-je un rêve? Ce serait dire que l'Amour est mort avant qu'il ne s'achève.

O dernier chant!... La rose aurore vient de s'ouvrir comme une rose, et la ville est son doux cœur d'or. Adieu, printemps, ma fleur éclose!

L'ombre attristée de ce manoir ne rend point l'adieu plus léger. Dans cette ombre, que de beaux soirs devant les plaines étagées!

Il me faut partir, c'en est fait. L'âme chagrine, est-on content? Adieu, colline au pur sommet, et vous, manoir, que j'aimais tant.

La ville est maintenant la fleur que je n'ose

Château de Fontainebleau

L'Oise à Pontoise

plus effeuiller de mes regards : elle est la sœur de l'aurore en mes yeux mouillés.

Adieu, rose au cœur d'une rose et que je n'ose pas toucher... Comment le pourrais-je, étranger ? et mon départ tinte au clocher.

L'ombre attristée de ce manoir ne rend point l'adieu plus léger. Dans cette ombre, que de beaux soirs devant les plaines étagées !

D'autres fleurs, d'autres fleurs encore émaillaient le pays valois, que je voyais naître à l'aurore, vers lesquelles je tendais les doigts,

Mantes-la-Jolie

rêvant de grouper, haut dans l'air, en une cueillette dorée, Crépy, Dampleux, Crouy, Villers et Longpont et son prieuré,

ou, sous quels plus doux noms encore, ces boutons d'or, ces bleuets bleus, Troësnes, Faverolles, Ivors, Bourgfontaine, Ecoute-s'il-pleut !

Château de Maintenon

Adieu, cher pays de Racine ! Adieu, pays aux pures lignes ayant au cœur la rose insigne de votre La Ferté-Milon

où glissent les deux rosées fines de l'Ourcq d'azur, du canal blond et que boit, *petit-patapan,* l'abeille du moulin pimpant.

Cour du Château de Maintenon

Adieu, la forge qui s'allume, adieu, silence au bruit d'enclume — et l'ombre qui va m'attristant de ce manoir que j'aimais tant.

— L'ombre quittée de ce manoir ne fait pas l'exil plus léger. Adieu pour toujours, mes beaux soirs devant les plaines étagées.

***

— Aussi bien, à Pontoise, où — d'une âme héroïque — il me fallut quitter le bleu jardin public

tout vaporeux de fleurs et que j'avais hanté durant trois jours d'ivresse, au cours d'un bel été,

La Ferté-Milon

ce jardin haut perché qui domine et la Ville (est-il, dans l'univers, Elysée plus tranquille?)

et la France aux blés d'or, la France que voilà, nommée « Ile-de-France » et *que je ressens là*

dans mon cœur! je me pris à chanter la chanson de cette Ile — mon Ile — entre les horizons :

Je chante jusqu'au ciel, oui ! jusqu'où l'on peut voir la campagne de France environner Pontoise, les plaines de blés mûrs, vastes comme l'espoir du pain de chaque jour sous le chaume ou l'ardoise;

les deux fleuves joignant leurs eaux spirituelles au plus beau lieu du monde, et sous des nues de perles, les vignes pavoisant les coteaux qui balancent, chacune étant comme un raisin, leur grappe immense,

le vent qui fait rougir les voiles d'or du soir et les mêle aux fumées

Nogent-le-Roi. Maison Renaissance

Église de Gallardon

Gallardon. Maison Renaissance

d'usines travaillant, et Paris qui, de loin, ressemble à un pressoir bouillonnant des faubourgs qu'il exprime en geignant,

mais, plus près de mes yeux et plus cher à mon cœur, les bois dont le bleu charme apaise ma douleur, et tous ces bourgs aux noms chantants, claire avalanche, Menucourt, Vauréal, Boisemont, Courdimanche,

Triel qui m'est un bien, Chanteloup plus encore, Pissefontaine aussi, ce fief dont je m'honore, Saint-Ouen-l'Aumône, Ableige, Us, Osny, Livilliers, Cheverchemont, Beaumont, et Jouy-le-Moûtier,

Bords de Seine à Poissy

Moret-sur-Loing

Rue à Moret-sur-Loing

et tous ceux-ci! Fin d'Oise, Maurecourt, Andrésy, Conflans-Sainte-Honorine — doux bruit font ces noms-là! — branle de cloches pour un hymen, dirait-on pas? — ô poésie! ô poésie! ô poésie!...

et Cergy dont l'église abaisse les deux ailes de son haut toit jusques au sol, jusqu'aux tombeaux, et de leur envergure pourrait cacher le ciel, si les toits écoutaient le conseil des moineaux,

les maisons isolées, mon l'Hautil, Ecancourt, deux maisons, trois maisons, les hameaux, sept, huit fermes ; tous les anneaux au doigt de l'Oise ou de la Seine, à Triel, à Fin d'Oise, à Neuville, à Vincourt ;

Vallée du Loir vue de Châteaudun

les clochers à volants, les clochers en dentelle, tous les saints abat-jour du feu perpétuel, et ces châteaux, feux blancs d'une émeraude claire, et la flamme enivrée de la nature entière ;

puis, sur la terre en feu, les hachures des vignes, l'ombre des nues courant sur les champs rectilignes, et Pontoise faisant à Saint-Ouen l'aumône de son ombre hautaine — longue, au soir, de mille aunes.

***

Paris est « emprès Pontoise », nous dit Villon : je le crois. Voltigeons de toise en toise, vers une Tour que j'y vois... Dominant la Grande Ville,

Porche et église Saint-Jean, près Châteaudun

Châteaudun. Cour du château

un jour, en maints triolets, je chantai ce que je vis de la Tour-de-Priollet[1].

Reprendrai-je ce beau thème : la louange de Paris — qui brille à la fin extrême d'un orage gris souris?

Entouré de ses coteaux, vert pomme ou vert d'eau, qu'une ondée encore

(1) Tourelle dominant le n° 1 de l'Avenue de l'Observatoire. Elle porte le nom d'un de mes amis.

Ferme de Sourdeau à Fontenay-Frésigny

Chartres et canal de l'Eure

Portail méridional de la cathédrale de Chartres

lustre, je compte ses monuments sur le mouvement doré de Paris illustre.

Que viens-je voir sur les toits qui ne règne en moi, dans mon âme et dans mon cœur?... Qu'ai-je à faire du spectacle, fût-il un miracle, s'il est dans le spectateur?

Porte Guillaume à Chartres

Paris, sous le jour frisant — que perd en glissant l'orage qui s'évapore — tangue, fléchit et se noie, monuments et toits, en un trouble océan d'or,

mais le jour se précipite... Paris se limite et reprend sa beauté nette, et dômes, tours, clochers grêles, sur un ciel de perle, dessinent leurs silhouettes.

Mon Paris qui plus ne tremble, à présent, tu sembles une immense fleur de givre,

Château de Compiègne

sur la fenêtre argentée de l'Éternité, qu'ouvre un Dieu content de vivre.

Ta fleur bleuâtre et vermeille fond à ton soleil : ce qu'il reste de cristaux, c'est, je crois, la Tour Eiffel, la tour où je veille et le Sacré-Cœur — là-haut!

Mais non, tout réapparaît sans le faire exprès à mon œil visionnaire, mais non, tout se cristallise et flèches d'église et dômes ruisselant d'air;

solide et prenant la face d'une arche de glace, l'Arc de triomphe étincelle, le beffroi de Saint-Eustache brille, et se détache la fine Sainte-Chapelle.

Oh! voici, fleur de mon âme! voici Notre-Dame-la-Grande-à-la-Grande-Rose, sur

Compiègne. Église Saint-Antoine

Château de Pierrefonds

qui les chenilles grouillent, de mille gargouilles, et vos papillons se posent,

foules d'anges regardant s'abîmer longtemps, hors d'une flèche ardoisée, par bandes vertigineuses, saints et bienheureuses et démons vert-de-grisés.

Au gai soleil prenez place, digne Val-de-Grâce, Tour Clovis et Panthéon — dont la cime illustrissime nous cache la mine de Saint-Étienne-du-Mont!

Quartier Latin suscité! Comme il est sculpté du pouce en or du Bon

Rentrée des foins

Dieu ! Mais, las ! je vois s'y dresser un doigt courroucé : la Sorbonne est en ces lieux.

Évohé ! ma rue Saint-Jacques et le cul-de-sac Saint-Benoît-le-Bétourné, patrie de François Villon : n'est-ce en leur giron que mon seul grand maître est né?

Grouillis de rues, je vous aime, patrie de

Château de Montgeroult

Montereau

moi-même[1] et de sainte Geneviève. Mais encor cette Sorbonne avec sa colonne ! encor son doigt qui se lève !

Fuyez, mon regard sévère, d'un vol circulaire, jusque sur la proue à jour du navire Saint-Eustache : près de son attache, ont vu le jour mes amours.

C'est pourquoi je le renomme et le vois, en somme, toujours avec plaisir, battre l'océan multicolore des Halles sonores au pied de la rue Montmartre.

Par delà, mon regard crée la Butte sacrée, en un coin brumeux du ciel.

Église de Gouzangrez

(1) Patrie intellectuelle, car je m'honore d'être rémois.

Bords de Seine à Glotton

A ce profil, je tressaille de joie — mais défaille au beffroi de Dufayel.

Sacré-Cœur déjà nommé, que ta renommée de « Sainte-Sophie » allègre me console, et tous ces toits semblant près de toi les chats noirs des moulins maigres.

Mareuil-sur-Ourcq

Et l'Opéra smaragdin et Saint-Augustin, fi !... j'en passe et des meilleurs ; je néglige (comme il brille !) de Sainte-Bastille l'éternel ange moqueur,

aussi le Trocadéro, ce noble escargot levant ses cornes tout droit, et

Provins

la Roue de l'Infortune : j'aime mieux la lune au ciel, tel un fil de soie.

Invalides ! Invalides ! vous êtes splendides, je vous en loue donc ; ainsi, je ne peux, la trouvant belle, de la Tour Eiffel parler mal ni faire fi,

(j'aime autant Sainte-Clotilde...) mais que de Mathildes, de Laures ou de Lucies, j'ai fait grimper vers son haut, jusqu'à son drapeau ! Çà ! que vois-je emprès Passy ?

Une forêt ? non ! le Bois de Boulogne ? Au choix ! A mes yeux rem-

Provins. Porte Saint-Jean

Provins. Salle de la Grange aux Dames (XI^e siècle)

Provins. Tour de César (XII^e siècle)

plis d'amour les Tuileries se découvrent, dans les bras du Louvre, puis ces divins Luxembourg, Monceau, Montsouris, Chaumont, deux vals et deux monts, riches en fleurs printanières, trente squares toujours verts : de ces coins de terre ils n'ont pas en Angleterre.

Qui tremble, grandit et brûle dans le crépuscule, au rouge septentrion, tout sanglant des feux du soir... ou de la Victoire? Ton Arc, ô Napoléon!

Montfort-l'Amaury. Porte Bardou

Montfort-l'Amaury. Ancien charnier

Château de Rosny

Ensemble et sous la poussière, les braises légères de ce couchant triomphal, vous condensez la Féerie de notre Patrie et du monde occidental, jardins, tours,

Gambaiseuil

Gommecourt. Le calvaire

clochers, tourelles, dômes, étincelles de mon Paris. Mon Paris ! je chante au vent ta grande âme, ton âme de flamme, sur un ciel de paradis !

Étang des Maurues, près Montfort-l'Amaury

Dreux. Chapelle royale Saint-Louis

Dreux. Sépultures de la famille d'Orléans

Beauvais. Palais de Justice

Dreux. Saint-Pierre

Montargis. Vieilles tanneries et le Puiseaux

Gien

Châtillon-Coligny. Terrasse du château

Châtillon-Coligny. Rue de l'église

Triguères (Loiret)

Coucher de soleil sur l'Ile-de-France

Cœur de France! Ile en fleurs de Nemours et Senlis, Versailles et Saint-Denis, enfin de tous vos lys,

irai-je dénombrer vos floraisons subtiles, ayant chanté Paris, ce bouquet dans votre Ile?

car vous êtes une île — et l'île des nuances, — l'enceinte originelle où s'est rêvée la France,

devant que mon pays fût Toute Majesté, lorsqu'il doutait encor de sa réalité.

Paul Fort

ÉDITION DES
HORIZONS DE FRANCE
39, Rue du Général-Foy
PARIS

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 122885020